

Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 138 janvier 1968 2F

Un inédit de Léo Ferré

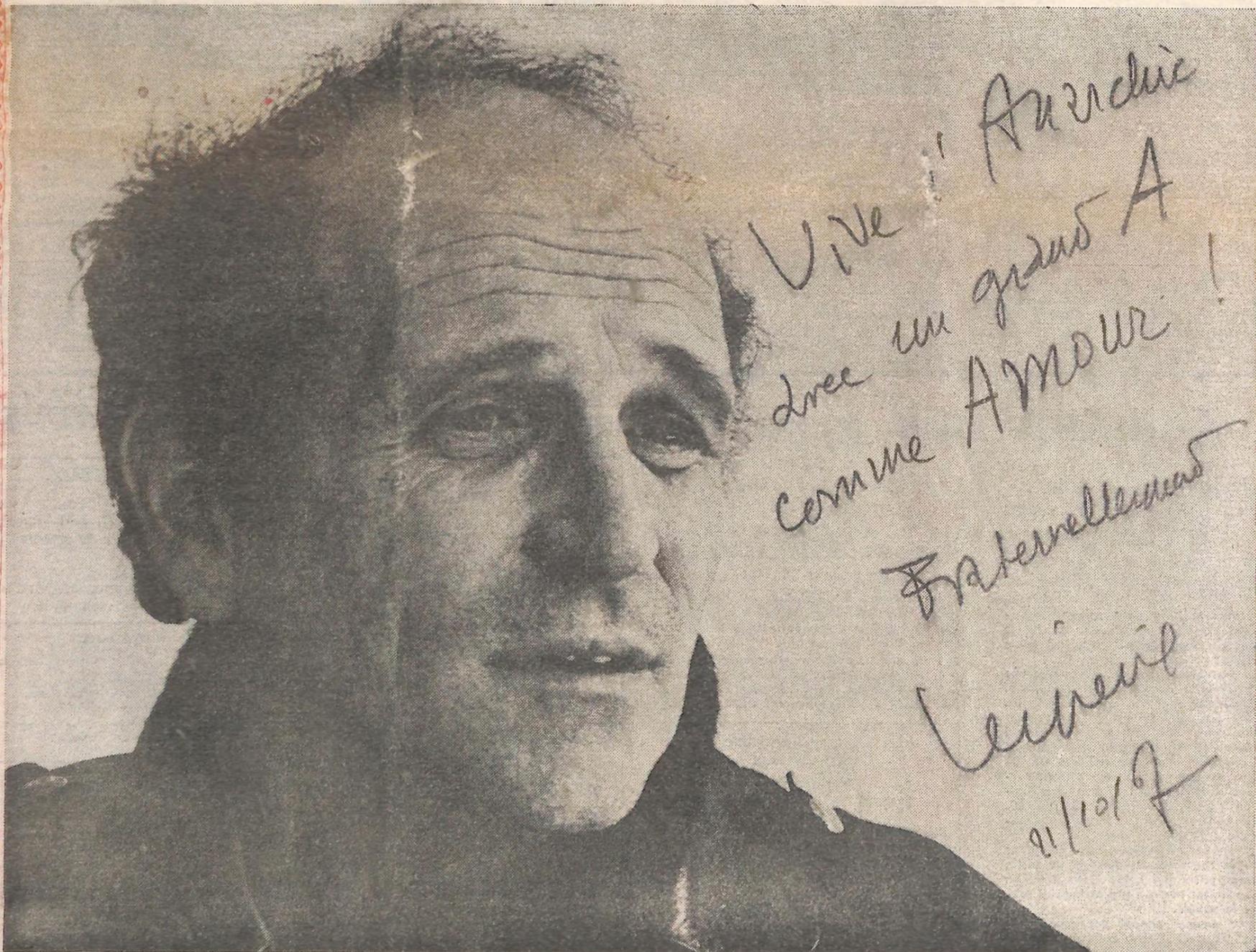


Photo de H. Grootelaes

INTRODUCTION A L'ANARCHIE

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE ● ARTOIS ● PICARDIE ●

AMIENS
GRUPE GERMINAL
 (Cercle d'Etudes Sociales)
 Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

LENS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
 Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20, n° 13, 62-LENS.

LILLE
GROUPE ANARCHISTE
 S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVES-LILLE.

CHAMPAGNE ●

CHATEAU-THIERRY
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
 Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11').

CHARLEVILLE
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
 Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11').

ILE-DE-FRANCE ●

PARIS
GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
 Ecrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL ATTENTION
 Réunion du groupe, mercredi 17 janvier, à 20 HEURES précises, 110, passage Ramey, Paris (18').

Ordre du jour :
 Trésorerie - Nos cours - Nos éditions - Notre local - Notre propagande - Le prochain congrès international - Divers.

Le quart d'heure du militant, par Guy QUINTIN.

Vous tous qui êtes intéressés par notre action, nos cours, nos colloques, nos travaux, nos éditions, nos projets, écrivez ou venez prendre contact avec nous, 110, passage Ramey, Paris (18') ou mieux encore, téléphonez à ORN. 57-89.

Chaque samedi permanence, de 17 à 19 h. 110, passage Ramey, Paris (18'), suivie d'une vente du Monde Libertaire.

GROUPE EN FORMATION DANS LE 19'
 Pour tous renseignements : s'adresser à Claude Chrétien, 31, rue de Belleville, Paris (19').

Vous pouvez prendre contact avec nous chaque samedi à notre local, 31, rue de Belleville, Paris (19').

CANTON D'ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS
FORMATION D'UN GROUPE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE
 Ecrire à J.-C. SUHARD, 2, rue des Frères-Bonneff, 95-BEZONS.

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
 Salle du Centre administratif, place de la Mario, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

BOULOGNE
GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11'), qui transmettra.

MONTREUIL
 Renseignements - adhésions : Mlle HEMERY, Poste restante, 93-MONTREUIL.

GROUPES ORGANISES EN REGION

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

Pour tous contacts avec la Région Paris-Banlieue Sud, écrire à Richard PÉREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

(13') **GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES**
 Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13' où tous, ouvriers, étudiants et employés trouverez une place pour mener une lutte efficace.
 Liaisons à Choisy-le-Roi, Bicêtre, Paris (5').
 Pour tous renseignements : J.-P. BELLEC, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

(14') **GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS**
 Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement.
 Liaisons aux Lilas, Bagnolet, Charenton, Paris (6').
 Pour tous renseignements : Mirielle ARISTE, 61, rue Pascal, PARIS (13').

(15') **GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN**
 Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste. Implantation et lutte dans le 15'.
 Liaisons à Ivry, Créteil, Paris (7').
 Pour tous renseignements, écrire à Gilles DU-CHEVET, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

GROUPE LIBERTAIRE KROPTKINE
 Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans banlieue Sud touchant Paris.
 Liaisons à Antony, Bourg-la-Reine, Igny.
 Pour tous renseignements, écrire : Groupe KROPTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER
 Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condamines, 78-VERSAILLES.

LIAISON ALEAP TOGEM
 Lycéens, étudiants anarchistes de Paris, participez à la lutte que mène le Groupe Togem sur le plan étudiant dans vos lycées et facultés.
 Pour tous renseignements : Groupe TOGEM, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

NORMANDIE ●

EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
 Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
 Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
 S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN.

BRETAGNE ●

BREST
GROUPE ANARCHISTE
 Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Yves SIMON, 59, rue Longue, 29N-MORLAIX.

ILLE-ET-VILAINE
GROUPE ANARCHISTE
 Sections à RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON.
 Ecrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, 35-RENNES.

LORIENT
GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

NANTES
GROUPE ANARCHISTE
 Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

SAINT-NAZAIRE
GROUPE ANARCHISTE
 Réunion le premier vendredi de chaque mois, ancienne salle des mariages, Centre de la Briandais. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 102, avenue de Lesseps, 44-SAINTE-NAZAIRE.

VANNES
 Formation d'un groupe. Pour tous renseignements, s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, 56-VANNES.

MAINE ● ANJOU ● TOURAINE ● ORLEANAIS ●

ANGERS - TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
 Réunion le troisième samedi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

BLOIS
 Formation d'une Liaison anarchiste d'action révolutionnaire, Blois et sa région.
 Pour tous renseignements, écrire : Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, PARIS (11').

ORLEANS
FORMATION D'UNE LIAISON
 Prendre contact en écrivant : MARCEL, 3, rue Ternaux, PARIS (11').
 Renseignements - adhésions : Robert PAMMIER, Résidence André-Morel 921, 93-MONTRÉUIL.

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
GROUPE ANARCHISTE
 Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS
 Constitution d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11').

BOURBONNAIS ● LIMOUSIN ● AUVERGNE ●

CLERMONT-FERRAND
LIAISON F.A.
 Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11').

LIMOGES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
 Ecrire à A. PERRISSAGUET, 45, rue Jean-Dorat, 87-LIMOGES.

MONTLUÇON - COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
 animateur, Louis Malfant, rue de la Pêche-rie, 03-COMMENTRY.

LYONNAIS ● BOURGOGNE ●

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
 Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures.
 Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-du-Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, 69-LYON (3').

OYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE
 S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

SAINT-ETIENNE
GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser à H. FREYDURE, 21, rue Ferdinand, 42-ST-ETIENNE.

YONNE
LIAISON F.A.
 Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11').

PROVENCE ● COMTAT VENAISIN ● COMTE DE NICE ● DAUPHINE ●

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE
 Ecrire à Jacky BLACHERIE, route de Grillon, 84-VALREAS.

EGUILLES
 Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à A. CASTAGNO, Les Aires-Hautes, 13-EGUILLES.

GRENOBLE
LIAISON F.A.
 Roland LEWIN, 17, av. Washington, 38-GRENOBLE.

HAUTES-ALPES
FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
 Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST.

MARSEILLE
 Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE Centre, MARSEILLE Liberté (St-Anoine), JEUNES LIBERTAIRE, écrire au Comité de Liaison F.A.-J.L., René LOUIS, B.P. 40, 13-MARSEILLE-ST-JUST (13').

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE
 Les sympathisants peuvent se rendre à la réunion du premier lundi de chaque mois. Pour prendre contact, écrire à : R. GANOT et D. FLORAC, 13, rue de l'Académie, 13-MARSEILLE (1er).

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
 Adhérents et sympathisants, réunir le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER.

NICE
GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
 Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, bd de la Madeleine, 06-NICE.

NIMES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
 Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST (13').

VAR
LIAISON F.A.
 Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-OLLIOULES.

GUYENNE ● GASCOGNE ● LANGUEDOC ●

BORDEAUX
GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
 Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
 Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
 Pour l'Ecole Rationaliste F. Ferrer, Amador ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
 Pour les J.L., 7, r. du Muguet, 33-Bordeaux.

CARCASSONNE
GROUPE HAN RYNER
 Pour tous renseignements, écrire à Francis DUFOUR, 15, place P.-Valéry, 11-CARCASSONNE.

PERIGUEUX
GROUPE LIBERTAIRE EN FORMATION
 Pour tous renseignements, écrire à Jean BOUSUGES, 103, rue Claude-Bernard, PERIGUEUX.

TOULOUSE
LIAISON LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Feritro, 31-TOULOUSE.

BELGIQUE ●
FORMATION D'UNE FEDERATION ANARCHISTE
 Pour BRUXELLES, s'adresser à : Socialisme et Liberté, 2, avenue des Droits-de-l'Homme, BRUXELLES.
 Coordination : M. C. LEMAIRE, 122, boulevard Général-Jacques, BRUXELLES (5').
 Pour LIEGE, s'adresser à : GROUPE SOCIALISME LIBERTAIRE, 220, rue Vivignis, LIEGE C.C.P. NATALIS-LIEGE N° 7939-76.

Activités des groupes de la F.A.

Cours de formation anarchiste organisés
 par le Groupe Libertaire Louise-Michel

Tous les jeudis soirs à 20 h 30 précises au local 110, passage Ramey, PARIS (18')

Les cours gratuits de Formation Anarchiste ont repris comme chaque année, et avec encore plus d'intérêt que les cours précédents.

Nous présentons dans ces cours une vue nette et précise de ce qu'est l'anarchie, notre idéal. Les années passées, nous avons parlé des diverses options du mouvement libertaire, puis des divers penseurs qui l'enrichissent, et cette année nous faisons œuvre originale ; nous parlons des REVOLUTIONS, de Spartacus, premier grand sur-saut révolutionnaire, à la Révolution Chinoise en passant par Jean Huss ; 1789, Révolution Bourgeoise ; 1848, La Commune, etc. ; Révolution russe.

A travers ces révolutions, nous comptons montrer la constance de l'esprit de lutte, les formes prises par cette lutte dans les diverses révoltes contre l'oppression qui soulèvent le peuple.

Comme chaque année, nos professeurs sont les meilleurs, clairs, lucides et libres. Voici le programme pour les semaines à venir :

JEUDI 11 JANVIER 1968

LA COMMUNE DE 1871,
 par Jean MAITRON

JEUDI 18 JANVIER 1968

SOUVENIR DE LA COMMUNE DE 1871 DANS LE MONDE OUVRIER
 par Jean MAITRON

JEUDI 25 JANVIER 1968

COURS D'ORATEURS,
 avec Maurice LAISANT

JEUDI 1^{er} FEVRIER

LA REVOLUTION CHINOISE
 par Maurice JOYEUX

Les camarades désireux de connaître mieux l'Anarchie dans son esprit et sa portée sont invités à venir amicalement écouter nos cours.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à Paul CHAUVET, Groupe Louise-Michel, 110, Passage Ramey, PARIS-18' - ou téléphoner : ORN. 57-89.

Le Groupe libertaire Louise Michel organise

SAMEDI 13 JANVIER 1968,
 à 17 h 30 précises

110, Passage Ramey - PARIS (18')
 une

CONFERENCE

suivie d'un colloque

avec

KIRIE YANATCHKOV

de la Recherche scientifique

Sujet : L'HOMME A L'ASSAUT DE L'UNIVERS
 — Entrée libre —

TRESORERIE

Le montant de la cotisation fédérale est fixé à 2 F par mois et par adhérent.

Les versements sont à effectuer à Robert PANNIER, C.C.P. PARIS 14277-86.

Prière de préciser l'objet du versement : (cotisation, caisse solidarité, remboursement de tracts ou affiches, etc.).

MERCI.

Le Groupe libertaire Kropotkine (banlieue Sud)

organise

VENDREDI 12 JANVIER 1968,
 à 20 h 45

A CACHAN

Salle de la Maitie

Entrée rue Camille-Desmoulins

une

CONFERENCE-DEBAT

« CHE » GUEVARA

ou

Les maquis en Amérique Latine

Orateur : Maurice JOYEUX

Métro : Ligne de Sceaux, station : Arcueil-Cachan. Autobus 187, porte d'Orléans, arrêt Mairie de Cachan.

GROUPE D'ASNIERES de la F.A.

et

GROUPE DE COLOMBES DE LA LIBRE PENSEE

organisent

VENDREDI 19 JANVIER 1968
 à 20 h 30

SALLE

DU CENTRE ADMINISTRATIF

Place de la Mairie, Asnières

une conférence

LA RELIGION A L'HEURE ATOMIQUE

par

CH.-A. BONTEMPS

Sociétaire des gens de lettres

PRÈS DE NOUS

MAURICE JOYEUX

fera une conférence

JEUDI 25 JANVIER 1968, à 21 heures
 A L'ECOLE DES MINES DE NANCY

Sujet : L'ANARCHISME ET LA SOCIETE MODERNE

(pour détails consulter la presse locale)

FOYER INDIVIDUALISTE

d'Etudes Sociales

Café Saint-Séverin, 3, place St-Michel, à Paris

(Métro Saint-Michel)

DIMANCHE 14 JANVIER, à 14 h. 30

LANTI, PERE DE L'ANATIONALISME

par ANDRÉ CAUBEL

LE SAMEDI 20 JANVIER, à 20 h. 30

LE CINEMA ET LA CENSURE

par DANIEL GIRAUD

S.I.A. — A l'aube de 1968, faisant le

point de son activité dans l'Ouest, nous

constatons que, grâce à la volonté de quel-

ques camarades, 1967 aura vu la constitu-

tion des sections S.I.A. dans l'Ouest : Brest

consolidée, Lorient, Angers, Nantes, sans

oublier Rennes.

C'est un bon départ mais insuffisant, car

notre Ouest peut faire mieux encore, par

le renforcement des sections existantes et par

la constitution de nouvelles dans des villes

comme Saint-Brieuc, Quimper, Morlaix, Saint-

Nazaire et autres.

La solidarité effective doit faire compren-

dre à tous cette nécessité ; ce sera l'une

des questions à l'ordre du jour de l'assem-

blée générale de la S.I.A. de Brest, du

dimanche 7 janvier, 10 heures précises, Mai-

son du Peuple, 1^{er} étage, bureau 10. Que

tous y soient présents, ceux de Morlaix sont

cordialement invités.

M.I.A.J.

Le Groupe Bohême organise une conférence,
 7, rue Pierre-Girard (métro : Laumière),
 le 12 janvier 1968, à 20 h. 30

Sujet : LE PROBLEME DEMOGRAPHIQUE
 par Maurice LAISANT

La Société qui nous entoure est composée d'hommes qui sont, tout à la fois, des mécontents et des résignés.

Ils se plaignent de leurs maux, mais ils en acceptent les causes, mieux : ils tremblent à l'idée que celles-ci pourraient disparaître.

Au plus fort de leur colère c'est encore celles-ci qu'ils invoquent, et c'est de ceux qui les ont mis où ils sont qu'ils attendent le salut.

« Que fait le gouvernement ? » disent-ils.

Quand songeront-ils à écrire : « Que fais-je moi-même ? »

Quand comprendront-ils que s'ils sont incapables du règlement de leurs propres affaires, il serait vain d'attendre d'autrui qu'elles se trouvent résolues.

Dans ce monde de résignés, de paresseux et de veules, il existe encore des anarchistes.

Ils sont la minorité, l'infime minorité, et l'on en sourit parfois.

Et cependant quels prolongements ont notre propagande et notre action !

Combien dans tous les milieux elles trouvent une répercussion !

Combien obscurément et partout l'on sent que notre voie est la fenêtre ouverte sur l'avenir ! Que tous les appels humains convergent vers cette clarté.

Ecoutez-les, ceux qui — attirés par elle — fréquentent ou même s'égarer dans nos réunions.

Voyez la mollesse de leur contradiction, l'adhésion de principe qu'ils sont obligés de nous concéder, s'ils ne sont pas des brutes, des cyniques, ou des arrivistes prêts à hurler avec tous les loups.

Constatez cette éternelle sentence de nos opposants : « Sans doute vous avez raison. Sans doute rien de meilleur que ce que vous proposez ne saurait être, mais... »

Et les « mais » commencent ; la crainte de se heurter à des impossibilités, la crainte de rencontrer dans l'incompréhension des hommes ou la force des choses, un obstacle à trop de bonheur, et par-dessus tout la crainte (ne faudrait-il pas dire : la paresse !) de prendre des responsabilités, de mettre à bas un édifice périmé où l'homme est installé dans ses habitudes et ses servitudes, et de bâtir un monde où il serait partie prenante au lieu de n'en être qu'un comparse.

Et c'est pourquoi sans doute dans les réserves qu'ils montrent à nous approuver, dans les hésitations qu'ils ont à adhérer à notre idéal, dans les restrictions qu'ils apportent à nous suivre il y a un peu du regret et du remords qui poursuivent celui qui n'a pas su aller jusqu'au bout de lui-même, qui n'a brisé qu'à demi ses chaînes, qui n'a rompu qu'à moitié ses entraves et dont l'esquif n'affrontera jamais la haute mer.

Faute de pouvoir édifier ce monde de nos rêves où l'homme serait un homme, où la liberté et la responsabilité deviendraient sa règle, et sa fierté d'être, son émulation, faute d'édifier dans le présent cette cité radieuse, soyons le phare qui montre la voie et qui interdit à l'humanité de désespérer, n'y aurait-il qu'un homme pour crier le mot : Liberté !

A NOS AMIS LECTEURS

En cette fin d'année, nous souhaitons à nos lecteurs et amis un journal encore plus combatif, une Fédération anarchiste qui soit l'outil de la libération des hommes de ce pays, une librairie qui soit suffisamment fournie pour qu'elle leur dispense d'aller chercher leur nourriture spirituelle chez l'adversaire.

La réalisation de ce souhait ne dépend d'ailleurs pas d'eux ou de nous mais d'une collaboration encore plus étroite entre eux et nous. Cette collaboration peut se manifester de différentes manières. S'abonner à notre journal, le faire lire, le vendre ! Faire vivre notre librairie. Fréquenter nos réunions. Parler de nous à chaque occasion. Fermer la gueule à la calomnie dont d'ailleurs les bourgeois n'ont pas le privilège, diriger les hommes décidés à se battre, nous disons bien à se battre et non pas à faire du folklore dit révolutionnaire, vers le groupe le plus proche.

Ami lecteur, le journal est le lien entre toi et nous, quelles que soient les circonstances de la vie ; acheter ce journal te sort de l'isolement et te permet à l'échelon que tu as choisi toi-même en pleine liberté de participer à la grande lutte dont dépend l'avenir de l'humanité.

Ami lecteur, ce journal est ton journal ; nous le bâtissons en pensant à toi dans les manifestations multiples et contradictoires de ta personnalité. Pour nous, l'homme est essentiel et tout doit se plier devant son exigence et c'est parce que nous avons un respect profond de toi que tu trouves parfois dans ce journal des articles qui reflètent des idées et des sentiments qui ne sont pas exactement les tiens mais ceux d'un autre homme et qui sont ton complément indispensable parce que diversifiés.

Ami lecteur, pense-y — c'est de toi et de toi seul que dépend la continuation de notre effort qui fait hurler le bourgeois capitaliste comme le « révolutionnaire » qui prend le thé à l'heure où les ouvriers peinent pour gagner leur croûte.

Les Administrateurs :

Maurice JOYEUX et Richard PEREZ

SOUSCRIPTION DE DECEMBRE

Rappert, 10 ; Bonnet, 2,50 ; Cazaux, 20 ; Palix, 10 ; Parodi, 10 ; Berthe, 80 ; Silvagni, 10 ; Agaccio, 5 ; Mak-Edery, 5 ; Duval, 10 ; Herluison, 5 ; Corre, 10 ; Deleuze, 30 ; Rouxel, 10 ; Berthier, 10 ; Serra, 2 ; Laberche, 20 ; Espanol, 10 ; Anonymes, 14 ; Tassin, 8,50 ; Stephen, 5 ; Groupe Chilosa, 50 ; Médoux, 5 ; Houchot, 10 ; Moraldo, 3 ; Descamps, 5 ; Lacombe, 4 ; Rougier, 10 ; Bedos, 10 ; Guérin, 12 ; Groupe d'Asnières, 16 ; Auxanneau, 30.

Sommaire

N° 138

Janvier 1968

En France et dans le monde

	Pages
Jeux interdits 5	
par RAUCIME.	
Autour du planning 5	
par HEMEL.	
Le canal 5	
par VANCIA.	
Lettre ouverte 6	
par J.-L. GERARD.	
Mort pour le Vietnam 6	
par KUGER.	
Un coup publicitaire raté 6	
par Roland PIERRE.	
Anarchisme aux U.S.A. 10	
par Ed. STRAUSS.	
Organisation tribale en Afrique Noire 13	
par Alex BRIANO.	
J'vous la souhaite bonne et heureuse 6	
par HELYETTE.	
Un peuple heureux 12	
par Louis BRISSON.	
Tels qu'en eux-mêmes 13	
par Alfred LIRON.	
Le Kurdistan 5	
par KUGER.	
Informations internationales 10	
recueillies par Alba MORER.	

Syndicalisme

Décadence et renaissance du syndicalisme..... 7	
par Michel CAVALLIER.	
Des discours et des chiffres 7	
par Ramon FINSTER.	
Deux congrès, une confirmation 7	
par MONTLUC.	
Les cochons vendus 7	
par Pol CHENARD.	

En dehors des clous

Clins d'œil 4	
Faits divers 4	
par Ramon FINSTER et Jacques LIBER.	
Propos subversifs 4	
par le Père PEINARD.	
A rebrousse-poil 4	
par P.-V. BERTHIER.	

Propos Anarchistes

Introduction à l'anarchie 8-9	
par Léo FERRE.	
Lanza del Vasto à Paris 11	
par François PLAZA.	
La révolution sociale 12	
par Michel CAVALLIER.	
Classiques de l'Anarchisme 11	
par KROPOTKINE	

Arts et Spectacles

Lettres	
Civilisation 5	
par MONTLUC.	
Livres du mois 15	
par Maurice JOYEUX.	
« L'Individualisme social » 13	
par Maurice LAISANT.	
« L'Accumulation du capital » 11	
par M. J.	
Poésie	
« Flamme » 14	
par Maurice JOYEUX.	
Cinéma	
O. Salto 14	
par Michel CAVALLIER.	
Théâtre	
Comédie-Française 14	
par Jacqueline ROTOT.	
Disques	
Serge Reggiani 14	
par J.-F. STAS.	
Télévision	
Les cloches de Noël 14	
par Suzy CHEVET.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros 10,00 F
	12 numéros 20,00 F
Etranger :	6 numéros 10,60 F
	12 numéros 21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Il court, il court le furet

Ecrase sous ton pied le peuple sans raison. Mets-lui le joug pesant, pique-le d'aiguillons. L'esclavage ne plaît à nul autant qu'à lui. Téognis de Megare.

Il court, il court le furet, le peuple grec n'a plus de roi, quels pleurs, quels grincements de dents dans les cours étrangères ! France-Dimanche et Ici-Paris passeront à la une les malheurs d'Anne-Marie, la pauvre petite reine. Constantin, lui, joua à Rome le jeune premier brimé par un metteur en scène trop méchant.

Et les jours passent, on s'habitue, on oublie...

Il court, il court le furet, pauvre peuple grec... « Avec une barbe de trois jours et sans bagage, le roi Constantin a débarqué ce matin à Rome. » Dénué de tout, on l'aurait, paraît-il, vu tendre la main dans une rue mal famée du quartier des Ambassades. — « Dieu, quelle tristesse et quel pauvre Noël ont-ils bien pu passer ! » (Communiqué Félix Potin.)

Il court, il court le furet, le peuple grec n'a plus de roi.

« Que pensez-vous du départ du roi ? » « Je n'en pense rien. » « Que pensez-vous du départ du roi ? » « Je n'en sais rien. » « Que pensez-vous du départ du roi ? » « geste significatif des doigts sur la bouche. Le peuple grec est un peuple muet. (Panorama, 12-67.)

Il court, il court le furet, les détenus de Yaros et de Leros ne savent que penser du départ du roi. Les détenus de Yaros et de Leros ne pensent pas. — « Il n'y a pas de détenus politiques à Yaros, il n'y a que des révolutionnaires. »

Relativité des choses... Relativité : les Grecs écoutent France-Inter pour savoir d'une manière objective ce qui se passe dans leur pays. Captez-vous Radio-Athènes ?...

Il court, il court le furet, la liberté est en voyage... Il n'y a plus de roi, qu'importe... Il n'y a plus de militaires, ils se sont civilisés (terme équivoque), qu'importe... La Grèce est une vaste prison... : « Peuple grec, peuple roi, peuple désespéré ».

Le Père Peinard.

Clins d'œil

RAPPROCHEMENT

Au mariage de Lynda Johnson, on a bu pour trois millions de champagne, nous disent les journaux.

Se saouler comme un Russe doit faire partie de la politique de coexistence.

**

IL PLEUT DES VERITES PREMIERES

M. Doublet, préfet de Paris, a déclaré à la télévision : « Une fête collective doit être générale ».

Et l'on reprochera à nos dirigeants de manier le paradoxe !

**

PAUVRE MONBOUDIF

On peut lire dans la presse qu'un notaire est condamné à 5 ans de prison pour exercice de la profession de banquier.

On attend avec impatience le sort qui va être réservé aux titulaires mêmes de cette profession si condamnable.

Et l'on tremble à l'idée de ce qui attend un certain Pompidou.

**

PUDEUR

Un des journaux aboyeurs de fin de semaine titrait :

« Anne-Marie Peysson refait sa vie ». N'est-ce pas son droit ?

Absolument, comme ce serait le droit et le devoir de la presse d'observer le silence sur tout ce qui ne la regarde pas.

**

EMBARRAS DU CHOIX

On peut lire en titre : Quatre Présidents de la République en sept ans.

L'article qui suit nous apprend qu'il s'agit du Dahomey.

C'est pas en France que ça se passerait comme ça.

Faits divers

LA FRANCE DANS L'O.N.U.

Le système gaulliste a pour but de vendre n'importe quoi à n'importe qui. La France, qui se veut démocratique, est un des seuls pays, sinon le seul des pays de l'O.N.U., à vendre du matériel militaire à l'Afrique du Sud dont nous connaissons « l'idéologie démocratique ». Pourtant l'O.N.U. a décidé l'embargo pour les livraisons d'armes à ce pays en raison de sa politique d'apartheid.

L'Angleterre à ce sujet a fait preuve d'une plus grande probité puisque Wilson a refusé de lever l'embargo qui était appliqué, alors qu'il avait l'occasion d'améliorer la situation catastrophique de la livre en vendant à l'Afrique du Sud le matériel de guerre qu'elle avait commandé.

De Gaulle et le capitalisme français ne reculent devant rien. Car c'est également des armes que la France envoie à l'Irak. Après tout, avec les pleins pouvoirs, tout est permis. C'est vous les électeurs qui avez choisi cette politique. Après cela, on viendra se plaindre de la politique d'apartheid... Mais vos impôts servent à cette politique criminelle. Et vos députés que font-ils ?

RAMON FINSTER.

*

JOHNSON CHEZ LE PAPE

À la veille de Noël, on a appris avec perplexité la visite de Johnson au Pape. Aussitôt le monde s'est posé des questions. Surtout quand on sait que le président américain venait juste avant du Vietnam. Relation ? Mais non. Le Vietnam ça fait marcher les affaires. Et les affaires faut que ça marche. Il suffit de savoir que 40 % et plus des capitaux américains appartiennent au Vatican. Naturellement tout le monde ne sait pas cela...

Alors Johnson est venu rendre visite au Pape ; il lui a offert sa propre personne sous forme de petite statuette (cela fait penser au vaudou !), ils ont discuté et puis au revoir.

Pendant ce temps des hommes meurent. Pour ces « salonnades » ? Non ce serait trop con. Et pourtant si.

Et tout le monde tombe dans le panneau, y compris et surtout la presse, même la plus « oppositionnelle », celle qu'on ne peut pas accuser de complaisance envers le Pape et Johnson.

Alors il nous reste encore, à nous, à bien dire ce que sont les choses et surtout ce qu'elles ne sont pas. C'est malheureusement tout ce que nous pouvons faire pour l'instant. Et en fin de compte ce n'est déjà pas mal car nous sommes les seuls à le faire.

*

PLUS HAUT QUE SES FESSES...

« La justice de la Bolivie ne s'échange pas » s'est écrié le président bolivien Barrientos au cours d'une escale à Quito. Il répondait ainsi aux bruits qui couraient dans plusieurs capitales selon lesquels Régis Debray serait échangé contre des détenus politiques du régime castriste.

Il faut bien qu'il y ait un semblant de justice et Barrientos le sait bien qui peut se permettre de jouer aux « purs » après toute la mascarade qu'il a organisée à l'occasion du procès de Debray.

La justice, Monsieur Barrientos, n'a pas de lois, ni de frontières, parce qu'elle est humaine et de par ce fait elle ne peut être que relative. Vouloir placer ces tours de cirque plus haut que ses fesses, surtout quand ses dernières sont si basses, prêterait à rigoler, si la vie d'hommes n'était pas en jeu dans de tels cas.

Jacques LIBER.

Les amoureux de la lunette

Qui l'eût cru ? Le 16 décembre 1967, à Madrid, Franco graciait le Français Hellegouarch, auteur d'un vol à main armée, condamné à mort quelques jours plus tôt, tandis qu'à Metz, on guillotina Gunther Volz, dont de Gaulle avait refusé la grâce !

Sans doute le vieux complice espagnol de Hitler et de Mussolini n'en a-t-il pas pour cela moins de sang sur les mains : c'est à l'Espagne tout entière qu'il aurait dû faire grâce voilà trente ans et plus, au lieu de la crucifier comme il le fit, et lui-même ne ferait pas mal de demander sa propre grâce. Sans doute aussi le crime de Volz était-il cent fois plus affreux que celui d'Hellegouarch ; entre un « hold-up » banal contre une banque et le viol, suivi de meurtre, d'une gamine de huit ans assommée sur la route, il n'y a pas de commune mesure (1). N'empêche... Cette grâce refusée ici, accordée là-bas, on aurait presque plutôt parié pour le contraire...

« Vous êtes donc contre la peine de mort, s'étonneront peut-être certains ? Ne croiriez-vous donc pas à son exemplarité ? »

Nous n'y avons jamais cru, puisque les statistiques montrent que son application laisse intact le taux de criminalité. Mais nous croirions assez volontiers à son « exemplarité à l'envers ».

Dans le même numéro du Monde (17-18 décembre 1967) qui relate l'exécution de Volz, Michel Legris publie un excellent article dénonçant la « fascination de la guillotine » sur le sado-masochisme latent ou subconscient d'individus prédisposés et sur les imaginations mal équilibrées.

Vieille histoire. Déjà Eugène Sue, dans Les Mystères de Paris, montre de jeunes arsouilles dont l'idéal était de se faire condamner à mort pour pouvoir fanfaronner devant la foule, en face de la « machine à Charlot » (c'était alors le surnom du bourreau). On a, depuis, supprimé le caractère public des exécutions ; mais ce ne fut pas à cause de l'attitude bravahe des suppliciés ; ce fut à cause de celle, de plus en plus orgiaque, des assistants. Depuis toujours les mises à mort étaient l'occasion de scènes scandaleuses ; dans ses Mémoires, peut-être apocryphes, mais pittoresques, le chef de la sûreté Claude (1807-1880) raconte que, lors de l'exécution de Troppmann, la magistrature elle-même participa aux beuveries et aux ripailles à deux pas de l'échafaud. Les choses allèrent si loin que, lorsque Weidmann expia à Versailles, l'on décida que désormais les mises à mort officielles auraient lieu uniquement dans les cours de prison. Notre bon Charles d'Avray avait très bien rendu cette atmo-

sphère de liesse des exécutions dans une de ses chansons populaires :

Tandis que là-bas, dans la nuit,
De l'échafaud le couteau luit,
Elle rit, elle gesticule,
Aveugle, lâche et ridicule ;
Un homme apparaît, torse nu :
C'est lui, c'est le mâle attendu.
Elle applaudit au sang qui coule,
La foule !

Aujourd'hui donc, plus d'exécutions publiques ; mais l'« exemplarité à l'envers », c'est-à-dire l'attraction de l'échafaud, la fascination de la guillotine — sur laquelle Villiers de l'Isle-Adam écrivit une nouvelle célèbre — continue de s'exercer sur certains esprits obsédés ou influençables. Elle est fort ancienne. Lacenaire, Lemaire, peut-être même Troppmann (les deux derniers

A rebrousse-pail par P.-V. BERTHIER

cités n'avaient guère que 20 ans), étaient des amoureux de la lunette, avides d'« épouser la veuve », non pour parader aux yeux de la cohue mais pour satisfaire une sorte de penchant morbide probablement autant sexuel que cérébral.

Or, l'existence même de la peine capitale favorise et flatte ce mauvais instinct. On le cultive en outre impunément au sein même de l'enfance sous le couvert du jeu. Exemple : dans l'article signalé plus haut, Michel Legris parle d'un jouet sinistre mis en vente à Paris pour les étrennes, une mignonne guillotine miniature avec laquelle les bambins aux joues roses décapitent des sujets dont la nuque saigne au moment de la décollation. « Cela se vend comme des petits pains », écrit le journaliste qui dénonce avec indignation ce jouet pernicieux. L'an dernier déjà l'hebdomadaire Minute, auquel on nous excusera de nous référer pour une fois, avait consacré un article à ce macabre joujou.

Eh ! faut-il s'étonner de voir ainsi en vitrine de petites guillotines, de petites mitraillettes et de petits canons puisque à la vue de tous il en existe de grands ? J'ai connu autrefois un capitaine en retraite qui avait rapporté de la Guyane une petite guillotine servant de coupe-cigare, et qui avait été fabriquée par Dieudonné.

Une preuve de l'« exemplarité à rebours » de la peine de mort vient de nous être fournie par l'horrible drame de Versailles, cet assassinat d'un gosse de sept ans par un enfant de quinze. On a cru d'abord, sur la foi de toute une mise

en scène, que ce précoce criminel avait tué pour de l'argent. Pas du tout. Ce qu'il voulait, c'était être condamné à mort et jouir de l'affreux coït de la guillotine.

Je n'invente rien. Voici ce qu'écrivait France-soir le 16 décembre, sous la signature d'Henri Slotine :

« Le premier interrogatoire par le juge d'instruction de François M... a révélé des mobiles très différents de ceux qu'il avait donnés aux policiers lors de son arrestation. [...] Il affirme maintenant avoir commis cet acte abominable pour être condamné à mort. « Quand on tue un enfant, quelle peine risque-t-on ? » aurait-il demandé à sa mère quelques jours avant le rapt. « On vous coupe la tête », aurait répondu celle-ci. « J'ai demandé la rançon pensant que si je tuais simplement l'enfant je ne serais peut-être pas guillotiné », a dit François. »

C'est cette déclaration qui, à tort, semble-t-il, a incliné certains à rapprocher le cas de François M... de celui d'Antoine Jobart qui en 1851 tua une femme afin d'encourir la peine de mort parce qu'il était las de la vie et que ses convictions religieuses lui interdisaient de se suicider. Pour Jobart (qui fut d'ailleurs condamné aux travaux forcés à perpétuité, et non à la peine capitale, compte tenu de ses remords et de... sa dévotion), un crime équivalait à un suicide indirect.

Pour François M..., il s'agit d'une impulsion différente : de cette fascination de l'échafaud dont parle Michel Legris. Naturellement, le jeune candidat à la guillotine ignorait qu'on n'exécute plus les gamins de quinze ans, ainsi que cela se pratiquait encore en divers pays d'Europe occidentale au siècle dernier. Il n'eût sans doute pas tué si, au lieu de : « On vous coupe la tête », il s'était entendu répondre : « On reste enfermé vingt ans entre quatre murs », car la cogitation sur la réclusion est probablement moins propice aux délectations moroses.

Ceux qui, faisant fi des statistiques, croient encore à l'exemplarité de la peine de mort se doivent, s'ils sont de bonne foi, méditer sur son « exemplarité à l'envers ».

Pour notre part, ce n'est pas par sentimentalisme, par sensiblerie, que nous la combattons, mais parce qu'elle ne sert à rien. Une mesure capable d'inspirer à de jeunes hommes ou à des enfants des désirs suicidaires ou criminels ne saurait nous débarrasser du crime. Les spécialistes qui étudient de façon scientifique cette question de première importance sont instamment priés de trouver autre chose.

(1) N'oublions toutefois pas de rappeler que Volz était un ancien légionnaire. Combien de crimes (de guerre) semblables restés impunis dans la Ciociara... et ailleurs ?

Retenez votre soirée

VENDREDI 15 MARS,
à 20 h 30

PALAIS DE LA MUTUALITE

Gala annuel du Groupe
LOUISE-MICHEL

JEUX INTERDITS

Un enfant vient d'être tué dans des circonstances particulièrement cruelles.

La presse en a parlé, beaucoup trop parlé, beaucoup plus que de la petite Claude Gervais dont la mère n'était que blanchisseuse.

Et le public, le même public qui apprend avec indifférence le ratisage de villages où d'autres enfants sont brûlés vifs par des armées civilisatrices, le public s'est ému et s'est brusquement senti l'âme justicière.

Rien de plus dangereux que ces subites poussées, moins inspirées par un esprit d'équité qu'animées par une soif de vengeance.

La presse et tout ce qui en dépend, instigatrice du réveil des plus bas instincts, a donné le ton.

Le meurtrier n'a que quelques ans et se trouve, de ce fait, épargné de la peine de mort.

Ne pourrait-on la rétablir à cette occasion pour les enfants mineurs ?

Voilà tout ce qu'ont trouvé à nous offrir, au plus haut de leur

conscience, les hommes qui forgent l'opinion.

Sans tenir compte que ce ne serait qu'ajouter du sang à du sang.

Sans songer que la leçon d'exemple se révèle bien fautive si l'on en juge par la multiplication des crimes.

Sans entendre la voix du meurtrier même, qui a accompli son crime pour monter sur l'échafaud.

PAR RAUCIME

Où est-elle la leçon d'exemple ?

Une presse véritable et des hommes dignes de ce nom n'auraient-ils pas songé, tout au contraire, qu'après ce crime, auquel la peine capitale est épargnée en raison de l'âge du coupable, c'est la peine de mort elle-même qui devrait être abolie.

Ce qu'il aurait fallu aussi, au lieu de condamner les effets, c'était

de remonter aux causes, et à cet égard, réclamer que les cocoupables du meurtre du petit Emmanuel (pour lequel nous ressentons le respect dû à tous les enfants du monde), soient présents à la barre.

Ces cocoupables, c'est précisément la presse et tout ce qui l'accompagne : la radio, la télé et le reste.

Je ne parle pas ici du renforcement du carré blanc dont tous les

consciencieux états-majors ordonnent froidement de mettre à mal d'autres aviateurs, qui seraient présentés comme des héros si leurs appareils portaient la cocarde tricolore.

Enfin, les spectacles pour enfants, écrits présentés et joués pour eux, tous les Thierry la Fronde et consorts, se terminant immanquablement par des bagarres en règle où le droit reste automatiquement à la force, laquelle, comme chacun sait, prime l'intelligence.

Il faut bien, diront certains, que les enfants s'acclimatent au monde que nous leur avons fait, qu'ils s'habituent à nous, en un mot qu'ils ne se fassent pas d'illusions sur notre barbarie maquillée.

Soit, mais alors que cette société, puante de haine, de sang et de crimes, ne joue pas les délicats, qu'elle nous épargne ses appels à la bonté et qu'elle nous fasse grâce de ses larmes de crocodile.

Autour du planning familial

En sommes-nous au procès des sorcières ?

La mentalité et les interventions des députés et des sénateurs, qui jouent avec le projet de loi, comme avec un ballon de football, font foi que l'intellect de ces personnalités n'a pas dépassé de beaucoup celui de leurs aînés en prétention et faux savoir, « Sorbonnards » à bonnets carrés ou pointus dont se gaussait Rabelais.

Les avis de ces Messieurs sur la question fera la joie de notre descendance, si celle-ci parvient à franchir le stade de barbarie auquel tous les gouvernements du monde maintiennent l'humanité.

Tous ont donné des gages de loyalisme, c'est-à-dire de leur accord sur la catastrophe démographique, où chaque nouvel abîme est présenté comme un progrès, où chaque nouveau palliatif est envisagé comme un danger.

Les plus hardis ont été jusqu'à réclamer le droit de vivre pour tous les nouveaux venus, sans se soucier naturellement de savoir si l'on était en mesure de les nourrir et de leur assurer le minimum de bien-être.

Tous ont donné la preuve de leur ignorance crasse, de leur méconnaissance des réalités, de leur incapacité à cerner le problème.

Mais le mal en soi n'est-il pas précisément que le sort des individus et que les décisions qu'ils ont à prendre soient soumis à un quelconque aréopage ?

Le mal n'est-il pas dans le tabou dont on entoure la question et qui interdit d'en discuter en toute clarté scientifique ?

La loi renouvelle le non-sens dont elle s'est déjà rendu risible lors du statut de l'objection de conscience.

On accepte la contraception, mais quelque en fera la publicité se verra poursuivi par la loi.

Ainsi, la légalité devient illégale.

Cela suffit à donner une idée des pitres qui en ont péroré.

Cependant, c'est encore trop que cette fenêtre entrouverte sur la liberté d'engendrer.

Il importe d'orienter l'opinion, c'est-à-dire de l'orienter dans le sens où les pouvoirs le désirent.

A cet effet, la télé nous a produit (ne devrait-on pas dire infligé) un certain Fourastié, savant démographe, à ce qu'elle dit, qui s'est ingénié à nous expliquer les complexités du problème, qui s'est efforcé de compliquer les questions les plus simples pour permettre le développement des plus brillants paradoxes.

Vous aviez cru que plus un objet est partagé, plus les parts en sont petites.

Erreur ! plus au contraire elles seront importantes.

On n'a pas fait mieux depuis la multiplication des pains.

Plus il y aura d'hommes, nous est-il dit, et plus ils produiront ; en conséquence, plus il y aura d'abondance, plus vous aurez d'automobiles.

Pour circuler où cela, s'il vous plaît ? Alors qu'aujourd'hui même il faut deux heures pour traverser Paris et qu'il n'y a

pas trois mètres pour stationner une voiture.

Ne serait-on pas tenté de penser, par expérience, que plus il y aura d'hommes, plus il y aura de chômeurs ?

Ne serait-on pas tenté de penser, en dépit de tous les « savants démographes » que plus il y aura d'hommes, moins il y aura de bien-être et de liberté ?

Les pays scandinaves sont là pour nous donner la preuve que les pays les moins peuplés sont ceux où les conditions de vie sont les plus élevées et les mœurs les plus humaines.

Vous auriez pensé que, lorsque vous avez l'exemple d'un fou, d'un anormal ou d'un attardé, la raison voulait de ne pas le suivre ou l'imiter.

Par extension, vous pouviez imaginer que si l'accroissement de la population est un mal, vouloir l'accroître sur son propre sol est le fait d'un imbécile.

Aucunement, plus les voisins font montre d'idiotie, plus cela nous est une raison de ne pas nous montrer moins idiots qu'eux.

A cet égard, toute confiance peut être faite à M. Fourastié.

Cependant, le speaker René Louis avait fort nettement posé le problème ; mais on ne peut pas être intelligent pour deux, surtout lorsqu'on a M. Fourastié pour vis-à-vis.

La conclusion, c'est le journaliste américain L.-C. Lewin qui nous l'apporte :

« La guerre est nécessaire », nous dit-il, « pour résoudre le problème de la limitation des naissances. »

Ainsi le dilemme est posé :

— Faire la guerre pour pallier les naissances ;

— Ou limiter les naissances pour ne pas faire la guerre.

Mais cela, M. Fourastié a oublié de le dire : ignorance ou servilité.

HEMEL.

LE KURDISTAN OU BIEN... ... DU QUEBEC AU KURDISTAN

Connaissez-vous ce grand champion des libertés nationales, connaissez-vous cet apôtre infatigable de la libération des ethnies, connaissez-vous ce prédicateur intransigeant du « Québec Libre » ? Mais oui, certes, vous le connaissez. C'est sur son ordre que sont enfermés à la Santé les autonomistes gadeloupeux, c'est son gouvernement qui maintient haut et ferme à la Réunion la présence et la tradition françaises grâce aux élections truquées, grâce à ses flics, grâce à ses légionnaires.

C'est celui-là même qui, au nom de l'idéologie monétaire vend des armes à l'Irak pour que la République du général Aref (lorsque ce texte paraîtra, je serai peut-être en retard d'un coup d'Etat, qu'on veuille bien m'en excuser...) puisse continuer le massacre du peuple Kurde au nom, elle, de l'idéologie pétrolière !

Un génocide en miniature

Depuis de nombreuses années, coupé çà et là par des semblants de trêves, des villages sont incendiés, des récoltes

sont détruites, des hommes, des femmes, des enfants sont torturés, fusillés sans que nul ou peu s'en inquiète. Les gouvernements irakiens se succèdent, la guerre du Kurdistan continue. Pourquoi ? Parce que le peuple Kurde a le malheur d'occuper les plus importants territoires pétrolières de l'Irak, parce que le peuple Kurde a la volonté de vivre selon lui.

De l'hypocrisie et du cynisme

Alors, ce qui est valable lorsqu'il s'agit uniquement — passez-moi le terme — d'emmerder les Américains, ne l'est plus lorsque ceux-ci sont éloignés et que seul le prestige — ou la honte — de la France est en jeu ? C'est une assez jolie façon de voir les choses une façon à vous faire vomir de dégoût !...

On a dit que les Kurdes espéraient toujours en la France, on l'a dit avant que le matériel lourd et les armes adaptées au combat de montagnes n'aient été accordées à l'Irak.

En qui donc maintenant vont-ils désespérer ?

KUGER.

CIVILISATION

Georges Duhamel est mort ! La nouvelle touchera peu les jeunes générations. L'écrivain arrivé au faite des honneurs se confond à leurs yeux avec le troupeau des académiciens nantis et obscurs qui reviennent périodiquement à la rubrique mondanité du « Figaro ». Pour ma génération Georges Duhamel signifie bien autre chose.

Au lendemain de la première guerre mondiale un livre « Civilisation » obtint le prix Goncourt. Un livre sans plus, un livre sans communes mesures avec le « Feu » de Barbusse. Cependant en couronnant cet ouvrage terne, mais de bonne volonté pacifiste, le jury passa pour révolutionnaire et l'auteur fut lancé.

Libérale, pacifiste, Duhamel fit carrière, c'est-à-dire qu'il fut insulté par l'« Action française » on ne sait pas trop pourquoi ? et encensé par les journaux de gauche ; on ne le sait pas davantage.

En réalité Duhamel apporterait à cette bourgeoisie libérale qui déborde de sentimentalité dans les périodes de faste et qui devient féroce lorsque ses privilèges sont en jeu : toute sa caution. Son élection à l'académie française en 1935 devait transformer ou plutôt ramener l'écrivain dans le milieu réactionnaire qui était le sien.

Les œuvres alors succédèrent aux œuvres, dont subsistera peut-être les « Pasquiers » qui eurent le tort de venir après ces grandes sommes littéraires que furent « Le Temps perdu » de Proust et les « Thibaut » de Roger Martin du Gard.

Duhamel est mort et avec lui c'est toute une époque qui disparaît, emportant avec elle nos dernières illusions sur le pacifisme bourgeois qui fut à la mode dans les congrès pacifistes avant la dernière guerre mondiale.

Montluc.

Le Canal par VANCIA

Depuis la fin de la guerre de six jours au Moyen-Orient le canal est bouché. L'affaire touche de près les intérêts des impérialistes pour qui cette guerre fut un excellent prétexte pour avancer un pion sur l'échiquier international. Et depuis, une quinzaine de bateaux de nationalités diverses marinent dans les eaux troubles du Moyen-Orient.

Les nations se sont émues et pas seulement pour les épaves, mais également pour les courriers qui sont maintenant obligés de doubler l'Afrique pour venir s'approvisionner aux sources. Et U Thant, un des principaux responsables de cette guerre, l'homme à tout faire des impérialistes, s'est précipité à la rescousse.

Dame, l'Angleterre est privée de l'or noir. La Russie, pour poursuivre sa politique d'agression, est obligée de passer

par Le Cap. La France est dans le même cas. Seule l'Amérique est en dehors du problème, mais faut bien faire plaisir aux amis.

Tout ce beau monde qui s'était médiocrement agité pour empêcher cette guerre, fait aujourd'hui du zèle. Evidemment, le problème touche au gousset de ces messieurs, et on ne rigole pas avec le grisbi !

Bien sûr, pour la forme, l'ineffable Nasser a commencé par dire non. Son confrère et néanmoins ennemi d'Israël également.

Pas pour longtemps, les impérialistes ont fait les gros yeux et les frères ennemis ont jeté l'éponge.

On mesure mieux, lorsqu'on constate l'efficacité des grandes nations, le crime qu'ils commirent en ne tuant pas dans l'œuf le conflit odieux et ridicule.

MORT POUR LE VIET-NAM

Le cardinal Spellman est mort mais son cadavre pue encore : la guerre du Viet-nam continue pour la plus grande gloire — ou la plus grande honte — de la prétendue civilisation occidentale.

La guerre du Viet-nam continue, malgré les prières pour la Paix de Paul VI et les invocations à la Divinité. Alors, près de celle-ci les agenouillades du cardinal Spellman auraient eu plus de poids...? — Gott mit uns!

De toute façon, il est inutile de s'apitoyer sur les restes de l'archevêque de New York ou même de les vouer aux gémonies. Que Dieu ait son âme, c'est la dernière méchanceté que l'on puisse lui souhaiter, et l'on peut espérer qu'il ne s'amusera pas à jouer les apparitions, soit dans sa chaire de Saint-Patrick pour exhorter les fidèles citoyens américains à garder la foi en la victoire finale, soit, fantôme écarlate et furibond, brandissant la croix et la bannière étoilée, dans les broussailles des collines de Dak To pour terroriser les maquisards du Vietcong et redonner le courage et l'espoir aux boys d'outre-Atlantique.

Non, ce sera un cadavre bien tranquille. Les remous suscités il y a un an par sa tournée d'inspection des âmes se sont apaisés. Ils nous ont toutefois rappelé que l'Eglise catholique, UNE, sainte et romaine (ah! j'oubliais apostolique... et comment) n'était pas devenue ce que voudraient bien nous faire croire les bonzes pontificants de Vatican II : un ramassis de pieux bondieusards humanitaires pour qui Jésus-Christ fut le premier révolutionnaire non violent... Pauvre Eglise! Non contente de posséder une « vérité irréversible », il faut encore qu'elle l'arrange au goût du jour des intellectuels bourgeois internationaux de gauche. Non contente de cet accommodement, il faut encore qu'elle la scinde, qu'elle la divise, qu'elle la tripote de façon que ces deux parts d'une seule et même vérité deviennent chacune contraire à l'autre et contraire à la vérité première, c'est-à-dire : synthèse - antithèse.

Curieuse façon d'appliquer l'antimarxisme!!!

Ce qui est bon à Rome est mauvais à New York.

Ce qui est vrai à New York est erreur à Rome. Quel schisme en perspective! Quelles nouvelles guerres de religions agréables à attiser. Paxistes et Bellicistes s'égorgeront jusqu'au dernier. Il y aura des massacres, il y aura des pendaisons, il y aura des bûchers, il y aura des tortures. Sans doute y aura-t-il deux inquisitions — cette suprême invention d'amour de l'Eglise chrétienne.

Certes, il est évident que les athées obtiendront un statut spécial de neutralité. Ils pourront même servir d'intermédiaires pour les pourparlers, les trêves, les échanges... Peut-être alors assisterons-nous à ce qui n'a pas réussi au XVI^e siècle, l'anéantissement total et définitif par autodestruction de l'abjection chrétienne.

Trêve de plaisanteries...

Cher cardinal Spellman, les enfants des écoles catholiques de Saigon prient pour le repos de votre âme. En avez-vous besoin? Les enfants de Hanoi, eux, ne prient pas, ils subissent. Mais des deux côtés du dix-septième parallèle, que ce soit à Hanoi ou bien à Saigon, la mort guette à chaque instant, la mort frappe à chaque instant et nul concert ne s'élève, ni pour la louange ni pour la réprobation de l'acteur anonyme qui vient de s'effondrer au coin d'une rue ou dans les broussailles d'une colline.

Anonyme. Certes, tout le monde ne s'appelle pas Spellman, tout le monde ne peut être archevêque de New York, comme vous le fûtes. Tout le monde est usé, fini, pourri, comme vous l'êtes actuellement, cher cardinal Spellman. Cette société dont, vigilant épervier, vous vous prenez pour le gardien, s'effondre de toutes parts. Qu'en adviendra-t-il? Peut-être vous ne l'ignorez pas. Mais, par pitié, faites un beau mort, un mort tranquille, un mort pour le Viet-nam. Cela mérite une décoration, non?

KUGER.

UN COUP PUBLICITAIRE

RATÉ... A L'ENCRE

ROUGE SANG

L'année 1967, celle du 50^e anniversaire de la Révolution d'octobre, qui devait, d'après la propagande soviétique, se solder d'une suite ininterrompue de succès, voyait au contraire se préciser l'impasse dans laquelle se trouve l'Union Soviétique, incapable de régler certains problèmes internationaux cruciaux tel que celui du Vietnam. Nous allons essayer de l'expliquer en nous remémorant succinctement les différents événements qui déterminèrent cette incapacité, ce qui nous amènera également à déterminer les causes du conflit au Moyen-Orient.

Au Vietnam, la guerre se poursuivait sans que le Kremlin décidât de stopper les bombardements américains contre le territoire d'un Etat socialiste. La conférence mondiale des partis communistes que les dirigeants soviétiques promirent afin de condamner officiellement les Chinois, aboutissait à un échec (les partis communistes européens se contentaient, en l'absence de la Yougoslavie et de la Roumanie, ceux-ci ne s'étant même pas excusés, de voter une motion sans consistance). Dans le même temps, l'U.R.S.S. enregistrait dans le domaine spatial son premier échec grave (mort de cosmonautes dans un rendez-vous orbital).

C'est dans ces conditions et pour tenter de sortir de sa mauvaise posture que l'Union Soviétique suscita la crise du Moyen-Orient. Malheureusement, celle-ci ne se déroula pas comme les Russes le pensèrent : la guerre-éclair déclenchée par Israël et l'effondrement militaire de la coalition arabe détruisirent leurs prévisions. Le Kremlin semblait croire que ni les Arabes, ni les Israéliens ne déclencheraient les hostilités. Il aurait suffi que la crise atteigne son point culminant pour faire admettre aux Etats-Unis la nécessité d'une conférence dans laquelle l'U.R.S.S., championne des peuples arabes, se trouvait en position de force, car, ayant « sauvé la paix » au Moyen-Orient, elle aurait pu aborder le problème du Vietnam face à son interlocuteur américain en position d'accusé. Cette tactique permettait, en cas de réussite, de rehausser le prestige de l'Union Soviétique vis-à-vis de l'opinion mondiale, de démontrer également les « accusations erronées » de la Chine. Cela aurait remarquablement coïncidé avec le cinquantenaire de la Révolution, permettant ainsi à ce pays de reprendre sa place de « champion de l'anti-impérialisme ». Mais il en fut autrement. Après cet échec, la propagande chinoise se déchaîna sur une nouvelle fois, les dirigeants soviétiques essayèrent en vain de limiter les dégâts (rupture diplomatique avec Israël, aide aux pays arabes, convocation de l'assemblée générale de l'O.N.U. A l'O.N.U. d'ailleurs, une nouvelle défaite survint, finissant de ternir l'étoile soviétique : son assemblée refusa de sanctionner Israël comme les diplomates russes le proposèrent.

La situation politique de l'U.R.S.S. se trouve bien dans l'impasse, se détériorant de jour en jour et s'accablant aux contradictions du système politique marxiste. L'U.R.S.S., incapable de régler le problème vietnamien directement, essaie au moyen du chantage, « d'imposer la paix », se servant malheureusement cette fois-ci de l'animosité réciproque et perpétuelle entre les Etats (1). N'est-ce pas là une méthode scélérate employée par les Etats et ce qui est pire par un Etat dit socialiste.

Les dirigeants soviétiques sont coupables :

— de l'enlèvement de la guerre du Viet-nam et de ses morts au même titre que les Etats-Unis ;

— de la guerre au Moyen-Orient en manipulant cyniquement et maladroitement la vie des peuples pour satisfaire les exigences de leur politique ;

— de mener une politique internationale dangereuse face à une situation mondiale tendue, risquant de créer un nouveau conflit. La Chine semble au bord du chaos, les U.S.A. s'embourbent en Asie du Sud-Est alors que sur leur propre territoire la guerre civile raciale se foment, l'Amérique latine est menacée d'une guérilla généralisée...

Roland PIERRE.

NOTA. — J'ai employé le mot « paix » entre guillemets. Il s'agit bien entendu de la paix de politiciens. Ceux-ci ne concevant ce mot qu'avec celui de guerre. L'Etat impose son autorité par la violence systématiquement organisée à l'intérieur d'un pays. Comment les politiciens du monde entier peuvent-ils faire croire, sans mystifier, à la paix universelle ?

(1) Animosité entre l'Etat israélien et les Etats arabes qui a ses caractéristiques propres. (Relire le bon article de M. Laisant « M.L. » n° 135, sept. 1967.)

“J'VOUS LA SOUHAITE BONNE ET HEUREUSE!”

Une étoile au ciel s'allume et c'est la nuit. La nuit où 1967 bascule, où 1968 montre le bout de l'oreille... Aux « quatre coins » du globe brillent les feux d'espoir.

Feu!

En Israël et en Egypte où la « guerre des six jours » continue.

Feu!

Au Nigeria, 50 000 morts environ au cours des six derniers mois.

Feu!

Au Vietnam, synonyme de détresse, de famine, de mort violente, où des hommes vivent « malgré tout » et meurent « surtout ».

Feu!

En Algérie, le peuple, qui n'est pas dans le coup et ne se sent pas concerné, a vu Tahar Zbiri tenter vainement de s'emparer d'Alger. Il avait accusé Boumédiène de surseoir indéfiniment à l'élection d'une Assemblée nationale constituante, de conserver en prison des détenus politiques — dont des leaders de la gauche du F.L.N. — de sacrifier les intérêts des travailleurs à ceux des hauts fonctionnaires.

Feu!

En Grèce, où le colonel Georges Papadopoulos, après avoir rempli les prisons — pour le plus grand bonheur de son peuple et son mieux-être — en a entrouvert les portes en cadeau de Noël...

Paix sur la terre!

En Espagne où la rébellion ouverte des étudiants de Madrid, leurs grèves et leurs manifestations, inquiètent Franco et les siens. Mais les prisons franquistes sont des prisons « pilotes ».

Paix sur la terre!

A Fort Detrich (Maryland), centre de recherches numéro un des Etats-Unis sur la guerre biologique et chimique, 700 savants nous préparent des lendemains qui chantent.

Paix sur la terre!

A Moscou, la liste des écrivains, dits « subversifs », emprisonnés s'allonge. Après Daniel, Siniewski et bien d'autres, les derniers : Alexandre Guinzbourg, Youri Golanskov et Alexis Dobrovolski sont au secret depuis onze mois.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Partout où les armes parlent, il se trouve un « homme de Dieu » pour les bénir. Partout où les armes parlent, il y a des hommes pour les haïr.

En France aussi, on la souhaite bonne et heureuse :

Aux chômeurs, toujours plus nombreux, aux ouvriers à qui diverses surprises — ordonnances, Sécurité sociale, augmentation des transports, etc. — ont été offertes en prime de vacances, et qui attendent anxieusement leurs cadeaux pour l'année nouvelle.

Mais sous le ciel neuf de 1968 couve le feu de notre révolte, il embrasera l'humanité entière.

Nous ne sommes pas des hommes de bonne volonté! Il n'y a pas de paix pour nous. Nous ferons d'aujourd'hui et de demain, ce que nous croyons avoir fait d'hier, un pas en avant. Jusqu'au jour où notre désir de vivre allumera enfin l'incendie d'amour qui purifiera le monde.

HELLYETTE.

Lettre ouverte à l'ambassadeur de Grèce sur le viol de la correspondance privée

Monsieur l'Ambassadeur,

Ayant séjourné pour la première fois dans votre pays du 30 août au 19 septembre de cette année et n'ayant pu, par conséquent, m'en faire qu'une idée superficielle, je n'avais pas voulu intervenir dans le concert des observateurs. Mais, depuis la publication de votre démenti par « Le Figaro » du 8 courant, vous m'avez ôté tout scrupule.

Monsieur l'Ambassadeur, vous avez MENTI. Vous dites : « il est inexact que la censure soit établie sur la correspondance postale. »

Quant à moi, monsieur l'Ambassadeur, j'AFFIRME qu'IL Y A, dans votre pays, une censure sur la correspondance postale. Et cela, de la part d'un pays qui se veut civilisé, c'est une monstruosité. Ce n'est pas par de tels moyens que vous ferez de votre pays un rempart de l'Occident contre le communisme.

Monsieur l'Ambassadeur, tout à l'heure j'ai affirmé. Maintenant voici la preuve :

1^o Correspondance venant de Grèce : Sur le courrier que j'ai expédié d'Athènes et d'Héraklion (Crète) à destination de la France et d'autres pays européens, DEUX lettres pourtant sous enveloppes transparentes (en papier avion) sont arrivées à Paris après avoir été ouvertes et recollées grossièrement ;

2^o Correspondance vers la Grèce : CINQ faire-part de mariage sous enveloppes affranchies et closes, envoyés le 24 octobre à des amis grecs ou étrangers résidant en Grèce, ne sont point encore parvenus à leurs destinataires.

Comment osez-vous après cela soutenir qu'il est inexact que la censure soit établie sur la correspondance postale ?

Monsieur l'Ambassadeur, vous avez MENTI.

Je sais que dans votre milieu le mensonge est banal, mais dans l'affaire actuelle il est particulièrement odieux. La censure sur la correspondance postale condamne la civilisation dont vous vous voudriez le défenseur.

Croyez bien que je ne retournerai pas dans votre pays tant que de tels procédés y auront force de loi. Et je vous prie, monsieur l'Ambassadeur, d'agréer l'expression de mon plus profond mépris.

Jean-Louis GERARD,
3, rue de Valenciennes, PARIS-X^e
le 9 décembre 1967.

La véritable lutte sociale a commencé avec la naissance du Mouvement ouvrier. C'est une vérité que l'on a un peu trop tendance à oublier de nos jours. A l'époque où naissait l'industrie et où, pour transformer des économies encore trop agricoles, la classe dirigeante devait saigner les masses laborieuses, des hommes eurent conscience que la classe ouvrière ne pourrait faire entendre sa voix que si elle s'unissait pour réaliser les changements qu'elle désirait. Ce fut la Première Internationale, qui répondait à ces deux besoins : unir et émanciper la classe ouvrière. Le mouvement ouvrier se définissait en dehors des partis politiques avec un contenu philosophique et idéologique : le socialisme.

Seulement, cela ne devait pas durer longtemps. Rapidement le socialisme se scinda en deux grandes tendances : les autoritaires, menés par Marx, et les libertaires animés par Bakounine et Varlin, entre autres. Et, évidemment, le mouvement ouvrier dut choisir. Marx choisit pour lui en s'en emparant. Il fit exclure les libertaires, plaça ses hommes, dicta sa politique. Le mouvement ouvrier prit donc la voie autoritaire et étatiste que Marx lui avait tracée. On peut voir maintenant où cela l'a mené.

En France, trois centrales importantes : la C.G.T., sous la tutelle du Parti Communiste Français ; la C.F.D.T., ancienne centrale chrétienne qui a suivi l'évolution politique et a lâché la terminologie chrétienne pour faire plus « à gauche », et F.O., qui se réclame du syndicalisme libre. Ces trois centrales sont réformistes dans l'action, bien qu'elles aient conservé toute la phraséologie révolutionnaire.

Que voit-on ? Le gouvernement impose ses desiderata à une masse syndicale de moins en moins nombreuse et à des dirigeants qui, pour la plupart, voient dans le syndicat l'intérêt personnel qu'il pourra leur rapporter, aussi bien sur le plan social que sur le plan politique. La routine s'est emparée de la bureaucratie syndicale et on vit jour après jour sur des espoirs qui s'envolent un à un. Espoir que le gouvernement acceptera les propositions syndicales les plus modérées. Espoir que les syndiqués seront de plus en plus nombreux. Espoir que la classe dirigeante est consciente des revendications légitimes des travailleurs. Reste à savoir pourquoi le syndicalisme est arrivé à cette impasse ?

Prenons un exemple qui donnera toute sa signification à la décadence du syndicalisme. Lors de la guerre du Moyen-Orient, les syndicats, selon leur « option » politique, ont choisi tel ou tel gouvernement. Aucun n'a pris la défense des deux classes ouvrières qui s'entretuaient par la volonté de politiciens bellicistes. Les classes ouvrières arabe et israélienne n'avaient rien à gagner à cette guerre, elles avaient tout à gagner à renverser les gouvernements qui les opprimaient et à prendre en main leurs propres intérêts. ET LES SYNDICATS ONT CHOISI LES GOUVERNEMENTS CONTRE LA CLASSE OUVRIERE. La politique a pris le pas sur le syndicalisme.

Cette décadence risque de continuer jusqu'à la disparition complète du syndicat, qui sera remplacé par un quelconque appareil bureaucratique, technocratique et planificateur. Mais, heureusement, il reste partout des hommes de bonne foi, des hommes conscients du triste état du mouvement ouvrier international. C'est avec ces hommes qu'il va falloir maintenant relancer ou remplacer le syndicalisme actuel. C'est une idée qui revient souvent ces derniers temps dans nos colonnes. Il faut recréer un mouvement ouvrier international de combat.

Relisons les textes des motions de la Première Internationale : ils prévoient tout, ils proposent ce qu'il faut. Relisons également la Charte d'Amiens, si célèbre et pourtant si peu appliquée. Bien sûr, elle n'est pas parfaite, mais elle a au moins un mérite, celui d'exister et de dire que le syndicalisme n'a rien à voir avec la politique, même si cela est dit d'une façon ambiguë, car la Charte d'Amiens n'était qu'un compromis, il ne faut pas l'oublier. Avec ces écrits, nous avons une base solide sur laquelle construire ce mouvement ouvrier. Seulement, il ne se fera que si les hommes en sentent le besoin, que s'ils veulent le faire.

L'idée est lancée. Elle peut faire son chemin. C'est en luttant dans les syndicats actuels, c'est en luttant avec la classe ouvrière qui peut tant si elle le veut, que l'on pourra poser les jalons de ce futur mouvement ouvrier.

Michel CAVALLIER.

**Deux congrès,
une confirmation**

Bien sûr que nous les connaissons bien ! Depuis longtemps, depuis toujours. Les ans passent et les générations nouvelles se trouvent saisies de problèmes sociaux qui furent les nôtres. La jeunesse a ce travers de rejeter les barbus. Ce n'est pas toujours sans risque, deux Congrès qui viennent de se tenir en témoignent.

Au dernier congrès de la C.F.D.T. des voix se sont élevées pour discuter de l'attitude de la C.G.T., ce partenaire de l'action commune sur lequel le néo-syndicalisme chrétien fondait tous ses espoirs. Le syndicalisme néo-chrétien avait beaucoup à se faire pardonner, à commencer par ses origines. Il a naïvement cru qu'en en remettant, en rivalisant de démagogie avec la C.G.T., il se retallerait une hérité. Il s'est trompé bien sûr, mais la C.G.T. l'a trompé et aujourd'hui à tous les échelons, y compris au bureau confédéral, des hommes ruent dans les brancards et dénoncent, ce qui est un comble pour nos ex-chrétiens, le jésuitisme des cocos est de la C.G.T. Perrin Dandin on vous l'avait dit. Vous l'avez voulu !

Mais après tout les ex-chrétiens ont des excuses que nos amis instituteurs n'ont pas. Car eux, les ex ou futurs stalinien, ils les connaissaient. L'expérience leur avait appris qu'avec les faux témoins de la C.G.T. tout contrat était un accord de dupes. Pourtant nos camarades instituteurs oubliant le passé, ont remis cela. Les camarades cégétistes par-ci, les camarades communistes par-là... Et de nous regarder avec indignation nous les syndicalistes, qui refusons de nous laisser prendre aux mimés de ces spécialistes de retournement de veste syndical.

Aujourd'hui le syndicat des instituteurs tonne contre le P.C. et la C.G.T. Vous avez bonne mine, camarades. Nous avons dit et nous vous disons qu'il faut reconstituer le syndicalisme en laissant sur la touche les marxistes de toute obédience. Oui bien sûr, nous étions sectaires, le communisme avait changé. Tu parles ! On peut pardonner aux néo-syndicalistes de la C.F.D.T. leur légèreté de néophytes, mais vous les camarades, arrêtez les conneries et rejoignez le syndicalisme libre qui a bien besoin de vous pour rester le syndicalisme traditionnel de réforme certes, mais de lutte de classes lorsque la conjoncture le permet.

MONTLUC

L'INSURGE, journal de la région Paris-banlieue sud, va désormais sortir imprimé sur huit pages. Le prochain numéro paraîtra vers le 10 janvier. Vous le trouverez en vente (1 F) à la librairie Publico et auprès des militants.

LES DISCOURS ET LES CHIFFRES

La hausse des prix continue. Cependant, le pouvoir d'achat ne bouge presque pas. Les Impôts en 1967 ont encore augmenté. Et le gouvernement poursuit le « Grand Plan », sans que le salarié pense à revendiquer. Quelle est la justification de ces augmentations ? En voilà une :

Cette année, le budget des Armées a été de 20,1 %, soit 23 551 millions de NF.

Malgré ces chiffres dénonciateurs, le silence règne sur le bon pays de France. Au 1^{er} septembre 1967, les demandes d'emploi enregistrées dans les bureaux de placement atteignent le chiffre de 174 378, soit 3,6 % de plus qu'au 1^{er} août 1967 et 40,1 % de plus que l'année précédente à la même époque. Par contre, les offres ont diminué de 6,9 % par rapport au 1^{er} août 1967, de 19,4 % par rapport au 1^{er} septembre 1966.

Le kilo de pain en 1954 était de 35 AF. Aujourd'hui, les 700 gr valent 72,8 AF. Oui, en 13 ans le prix du pain a doublé. Pouvons-nous trouver ça normal ?

Est-il normal que 28 % des familles vivent avec un revenu total de 550 F par mois ?

Vous conviendrez qu'il y a quelque chose qui ne va pas ; la balance économique est déréglée (si elle l'a jamais été !) 250 000 chômeurs : c'est difficile à camoufler, même avec de bonnes conférences de presse ronflantes. Les membres du gouvernement peuvent se gargariser de mots et le « gaullisme » essayer de remplir son rôle historique. Les chiffres nous montrent la triste réalité et contredisent le bourrage de crânes qui devrait nous laisser sceptiques.

Celui qui cherche un appartement, celui qui cherche du travail, celui qui a une famille à nourrir est bien obligé de constater qu'il est constamment trompé.

L'économie est mal gérée, les biens mal répartis, les revenus mal distribués.

Le système capitaliste est dans une impasse car un jour ou l'autre les failles vont s'agrandir.

En 1939, il y avait 41 300 000 habitants. Après la guerre la courbe des naissances a monté. En 1966 on comptait 49 440 000 Français. Le capitalisme basé sur le profit ne peut répondre aux exigences de la démographie, la spécialisation et le machinisme réduisant le besoin de main-d'œuvre. Des postes vont être supprimés. Que vont faire tous ces chômeurs en puissance face à la « société de consommation » ?

La société qu'on nous propose est alléchante mais celui qui n'a plus de travail ne peut plus consommer.

Messieurs du Gouvernement, comment sortirez-vous de cette impasse ? Qu'allez-vous faire de ces 250 000 chômeurs d'aujourd'hui et de ceux de demain ? Les verser dans la Défense nationale ? Et pour les payer, rien de plus facile que de puiser dans les caisses de l'Etat.

Ramon FINSTER.

Les cochons vendus

Dès potron-minet un jeudi 7 septembre les dirigeants de la CGT cheminaient vers le bureau du groupe parlementaire de la Fédération de la gauche.

Une belle brochette d'hommes réalistes, tous théoriciens dans l'âme de la grève tournante, du débrayage usine par usine, atelier par atelier, établi par établi, étai par étai, défenseurs acharnés du prix du point et de la hiérarchie, experts en grilles de salaires, collectionneurs de jetons de présence,

~~~~~  
par **Pol CHENARD**  
~~~~~

antigaullistes importants, en bref, de « vrais révolutionnaires » dans le sens « Waldeck-Rochetien » du terme.

Donc, en ce jeudi l'opposition républicaine, démocrate et socialiste, recevait les représentants de l'extrême gauche du syndicalisme : comme le commun a l'habitude de la dénommer, Georges Seguy, cheminot honoraire, présentement secrétaire de leur syndicat, chef de la délégation, reconforta les fédérés de ces paroles ou à peu près :

— « Dans l'après-gaullisme, si la gauche arrivait au pouvoir, ne vous inquiétez pas, n'ayez aucune crainte, nous n'agirons pas comme en 1936, nous vendrons la classe ouvrière au capitalisme comme nous l'avons fait en 1944. Nous appellerons l'ensemble de la classe ouvrière à renoncer provisoirement à ses revendications pour participer à l'œuvre de reconstruction nationale. Si vous êtes sceptiques, si vous doutez de notre bonne foi : demandez donc au grand Charles si nous ne lui avons pas retiré des épines du pied au temps où notre vénéré camarade Ambroise Croizat servait au ministère du Travail comme grand Chambelland du retrouissage de manches et de la semaine de 60 heures obligatoire pour relever la France. »

Enfin, travailleurs, vous êtes au moins prévenus : De Gaulle n'est plus nécessaire au capitalisme et à la technocratie, l'opposition est

apte à le remplacer sous tous ses aspects, c'est ce qu'on nomme la continuité du Pouvoir.

Porteurs de pancartes de la République à la Bastille deux fois par an pour le folklore, quand Mitterrand reprendra sa place au ministère de l'Intérieur où il excellait d'ailleurs, la police redevenue démocratique vous matraquera la gueule, et alors là les Seguy ne prépareront pas conjointement avec le préfet les modalités de la manifestation.

Oui, le devoir des « vrais révolutionnaires dans la France d'aujourd'hui » serait de renvoyer au boulot toute cette clique de syndicalistes politicards. Mais que feraient-ils, certainement irrécupérables pour un métier honnête ? Gageons que la VI^e RF leur procurera des places de contractuels dans les allées du Pouvoir.

Une date à retenir !

Les militants de la région Paris-banlieue-sud en collaboration avec de jeunes syndicalistes organisent

**UN GALA LE
SAMEDI 27 JANVIER 1968,
à 21 heures**

(Régie de Suzy Chevet)

Pour tous renseignements, s'adresser à la librairie Publico, 3, rue Ternaux, 11^e. VOL. 34-08.

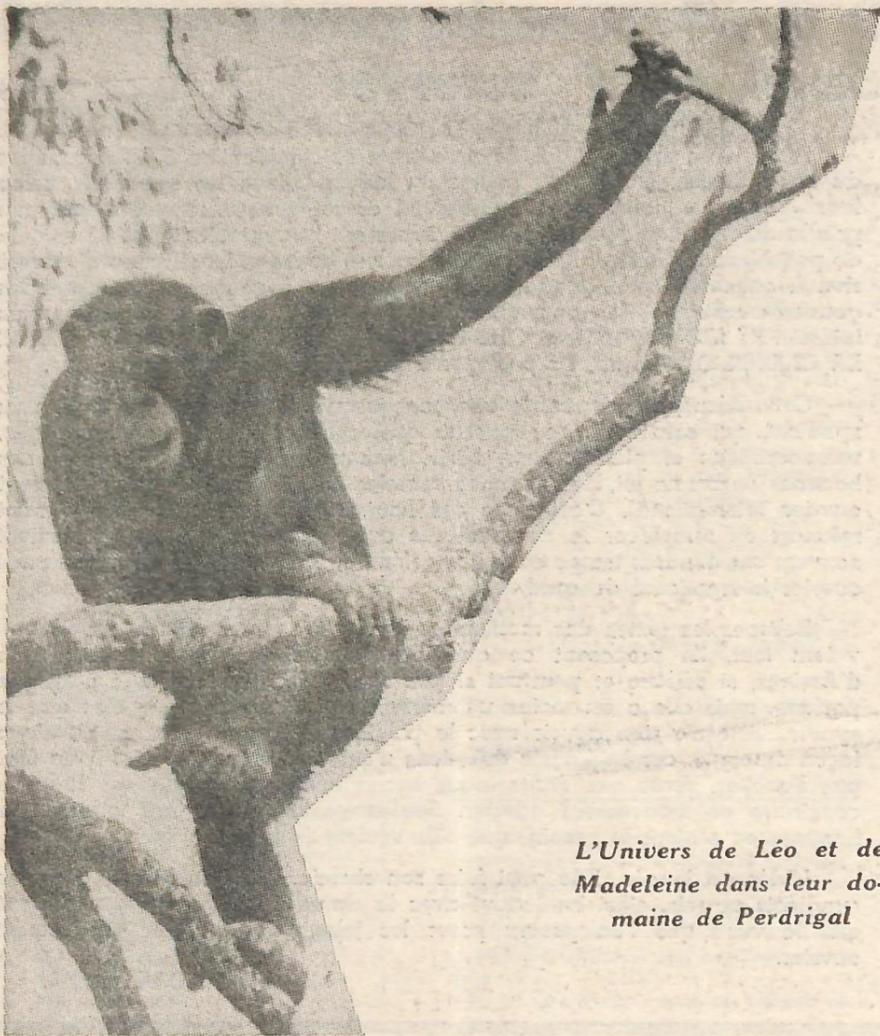
Venez nombreux pour soutenir nos activités qui vont en s'amplifiant et qui continueront si vous nous aidez. Merci !

BULLETIN INTERIEUR

POUR LA REDACTION, s'adresser à JOUVENTIN Pierre, 15, rue des Terras, Marseille (2^e).

Tél. : 20-49-80.

POUR L'ADMINISTRATION, s'adresser à René BIANCO, B.P. 40, Marseille-Saint-



L'Univers de Léo et de Madeleine dans leur domaine de Perdrigal

INTRO À L'ANARCHIE

par **Léo Ferré**



L'anarchie est la formulation politique du désespoir. L'anarchie n'est pas un fait de solitaire ; le désespoir non plus. Ce sont les autres qui nous informent sur notre destinée. Ce sont les autres qui nous font, qui nous détruisent. Avec les autres on est un autre. Alors, nous détruisons les autres, et, ce faisant, c'est nous-même que nous détruisons. Cela a été dit ; il importe que cela soit redit. Le Christ, le péché, le malheur, le riche, le pauvre... nous vivons embrigadés par des idées-mots. Nous sommes des conceptuels, des abstraits, rien. Une morale de l'anarchie ne peut se concevoir que dans le refus. C'est en refusant que nous créons. C'est en refusant que nous nous mettons dans une situation d'attente, et le taux d'agressivité que recèle notre prise de position, notre négativité, est la mesure même de l'agressivité inverse : tout est fonction des pôles. Nous sommes de l'électricité consciente ou que nous croyons telle, cela devant nous suffire. Les postulats, les théorèmes, le quid éternel qui est notre condition d'homo curiosus, tout nous porte vers des solutions d'altérité à des problèmes que nous fabriquons. L'énoncé d'un problème est suspect par cela même qu'il s'exprime dans un langage conventionnel. Muller, au siècle dernier, s'inquiétait de savoir pourquoi le passé du verbe to love n'est le passé que dans le suffixe. LOVED... et le passé s'étale, dramatique. Ce n'est rien d'entendre dire : I love ; c'est un présent qui nous satisfait ou nous informe, simplement. Il suffit que la désinence entre dans le jeu pour que tout change, en dehors même du problème linguistique. Ce D, ce loved suscite immédiatement le regret qui est de la révolte civilisée. Tout un potentiel d'irréversibilité s'inscrit dans cette lettre qui semble conventionnelle et qui n'est que le résultat d'une longue évolution phonétique tendant vers la simplicité, vers la clarté de la parole. La grammaire soumise, il reste cet outil, ce mot faisant du passé, fabriquant une conscience, des pensées, de la mélancolie, de l'histoire. Nous ne savons pas que les conventions, qu'elles soient linguistiques, morales, religieuses, économiques, nous enferment dans le « social » comme une toile invisible qui nous met en situation de faire quelque chose, de penser cette chose comme si de toute évidence elle était une création de notre volonté de faire et de penser, alors que nous sommes la mou-

che prise, réduite, par une araignée qui nous observe sans nous manger. L'homme est mangé par la société mais il se réinvente perpétuellement, par une sorte de connivence inconsciente qui fait de la victime l'élan vital de son bourreau. Sans crime, point de bourreau, pardi ! Ce sont les juges qui fabriquent les délinquants. Comme le dit Sartre à propos de la trahison, la répression est un crime adventice, un crime au second degré qui ne saurait montrer son visage le premier, c'est pour cela que les sociétés sont répressives : elles tuent par délégation, en second lieu ou mieux, par ricochet. Elles tuent par la Morale, aussi tranchante, mais enfermée et garantie par de la procédure. La procédure est une façon mécanographique de tuer son prochain.

L'histoire de l'Humanité est une statistique de la contrainte. Je ne pense pas, dans nos modes habituels de penser, qu'il puisse y avoir une vie possible sans la contrainte. La Loi, quelle qu'elle soit — fût-elle la plus désintéressée — comprend toujours ce qui est en dehors d'elle, son contraire, l'anti-loi, ce qui est derrière la promulgation. Il y a dans la pensée du législateur des coins d'ombre où mûrissent les activités louches et nécessaires de la jurisprudence. Une loi contre la torture n'est pas une loi complète si elle ne prévoit pas la torture pour qui torture. « Pour un œil, deux yeux... pour une dent, toute la gueule », disait Lénine, je crois, avec un sens troublant de la métaphysique de la vengeance et de ses intérêts composés...

Ce qui saute aux yeux et à la gorge de l'homme c'est bien cette contrainte sans quoi la société ne pourrait subsister, et c'est bien de subsistance qu'il s'agit. Cette force contraignante qui me fait m'habiller au mieux des canons de la mode contemporaine afin de ne point forcer le rire de ceux qui me regardent, en dit assez long sur l'accoutumance du citoyen à la règle du ça se fait, ça ne se fait pas. Ce qui me hante, c'est la contrainte et pourtant je m'y donne. Montrez-moi donc un homme dans cet univers du matricule !

La destruction est un ordre inversé. C'est la négation du Bien social que j'analyse dans la grenade amorcée. Qu'est-ce que le Bien social sinon ce qu'aujourd'hui je définis comme étant le Mal, mon Mal, ce Mal

qui me bâillonne, qui me soumet. Les gonds de la porte sautés, je rentre dans la Cité, des fleurs noires à la main et on me lynche. J'entre avec mon Bien qui devient leur supplice, leur Mal par moi donné. Je suis devenu le diable. La contrainte est cette exonération de principe qui me justifie dans ma prudente obéissance, véritable image du civisme. J'obéis, sans ordre. J'obéis, parce que membre de cette société je m'ordonne de me taire. Il y a chez tout domestique une heureuse disposition d'esprit qui le fait se plier sans casser jamais. Les images contraignantes me sont projetées jour après jour selon des normes acquises et tellement envahissantes d'admirables techniques que le poste de réception qui me transmet les mots d'ordre est réglé pour le son et pour la juste valeur des points, des lignes, par moi. J'ai cessé de penser par moi. Chez moi, je pense ON. Le JE est défiguré par une grammaire nouvelle qui me désapprend la solitude et le courage. Le courage, mon courage, celui qui me met à portée de voix de la vraie vie s'est émasculé. J'ai coupé les plombs à mon courage. Je suis noir. Dehors, si je le sortais indemne, il y a fort à parier qu'on me le rapporterait avec un catalogue de pénalités. Nul droit privé, nul droit public ; ce sont des mots de doctrine. Il n'est qu'un droit : pénal. Rien ne va plus dans l'obligation que je me mets sur le dos en signant au bas du contrat, sans l'assortiment prévu de contraintes pécuniaires, si je ne m'oblige pas. Pourquoi n'assure-t-on pas la contrainte ? Parce que la peine ne peut se garantir. Elle est assumée de toute éternité. J'en suis l'artisan. Si je la révoque, elle se retourne et me gifle. A genoux, je rythme la cadence des coups qu'elle me porte, sous le charme, malgré tout, du délai et de la grâce.

Dans ce Bien, dans ce Mal, je me sens étranger. Je suis un forain de la Morale. Si le Bien est femelle, le Mal laboureur. Un troisième sexe m'importe davantage et c'est peut-être cela, l'indifférence. L'indifférent s'est dépossédé de son droit. Il n'invoque plus rien. Il regarde, le cas échéant, il regarde le droit : signal d'alarme, rue barrée, conscience du fait social. Je crois en une relativité juridique dès que j'ai sabordé les postulats fondant la règle de droit. Nous sommes encore des

romanistes. Le Code Civil est un traité pratique de droit romain revu par une séquelle révolutionnaire. Nous ne sommes guère loin du sacramentum in rem, de l'in jure cessio, et des formules de très ancien droit qui sanctionnaient telle manigance juridique. On a simplement dénigrifié les actions de la loi pour en arriver à cette tartuferie jurisprudentielle qui saute de l'article 1382 à l'article 1384 et qui inclut de la responsabilité dans une arche de béton, s'il le faut. La responsabilité des choses a mis le risque dans la gueule du chien. Le maître mord par procuration, et c'est cela la civilisation du droit : donner une pensée à la matière inerte, mettre l'homme au ras de la chose, le dépersonnaliser au point de transformer ce qu'une morale antique nommait la faute en un risque latent. Le risque c'est de la faute antédative.

★

De cette machinerie dont je suis le serf, de cette incessante ingérence de mes viscères, de mon sang, de mes nerfs, de cette prison définitive où l'on m'a mis — moi mammifère bipède — je ne me libère que par des mots. Ma pensée régie par mes « humeurs », mon imagination qui se règle sur le déjà fait, le déjà vu, me sont une tromperie supplémentaire. Mon désespoir est un désespoir chimique. Je me meurs de mourir à chaque seconde. Je n'ai de salut que dans le refus, une tromperie de plus mais terriblement suractivante.

Je suis roi de ma douleur et c'est elle qui me soumet. Au fond, la douleur serait un plaisir, n'était la démangeaison qui me la met toujours en épigraphe. Sur le livre de notre vie, un mot plein, signifiant : « Souffre ! »

Le chien qui crie, un homme qui gueule : rien ne les différencie. Je me sens particulièrement chien à mes heures de retrait du monde. D'ailleurs, je perds mes facultés de parole. Je ne me parle jamais. Je me chante. Je me mathématique. Je me nature. Je parlerai de cette grammaire qui nous a muselés depuis longtemps. Je ne puis supporter la faute d'orthographe. La règle, à ce point ancrée est au-dessus de la règle. Elle est transcendée, dirait le philosophe. Et la règle se surpassant devient « moi ». La morale, d'où qu'elle

DUCTION

ARCHIE



émane, est bien près de cette autocratie. Ce ne sont pas les tyrans qui gouvernent. Le monde c'est de l'anarchie tempérée par des règlements de solitaires et quelques barèmes policiers.

La propriété ? C'est le mot qu'il faut changer. Je suis propriétaire de mon droit de revendiquer « cette » propriété, objet de ma convoitise et dont la sanction possessive ne s'en remet qu'à l'argent qu'il me faut pour en devenir le maître, à moins que je n'aie décidé de transgresser l'ordre établi et de m'emparer par la force ou par la ruse d'un bien que je considère, de toute éternité, comme devant m'appartenir. Et ce qui m'appartient, je peux le casser : c'est ça, le droit de propriété, le droit de détruire... ad libitum ! Le droit de propriété sur le Van Gogh que j'ai payé trois cents millions, ça n'est pas celui de le mettre à la banque en attendant les jours maigres, ça n'est pas non plus celui de le regarder tout seul, chez moi, en maugréant ou non sur les façons particulières que le peintre avait d'aller au bordel, le rasoïr dans la poche et l'oreille aux aguets... Non, mon véritable droit de propriété sur ce tableau est de pouvoir le brûler, dans ma cheminée, sur un bûcher d'indifférence, avec, dans l'œil et dans cette mémoire imaginée qui ne se trompe guère car les choses tournent en rond, les critiques d'art de l'époque qui n'ont rien vu du génie de Vincent. Or, moi je vois et je suis devenu seul à « voir » dans cette pyromanie critique !

Je ne vole pas la pâtée de mon chien parce que je ne mange pas « chien ». Ce n'est pas si sûr que ça, d'ailleurs. Dans le confort de mon salaire, de ma « quinzaine », de ma paie, de mes émoluments, de mes honoraires (curieuse façon de multiplier le vocabulaire du fric...) je ne regarde même pas le chien manger. C'est un monde qui m'indiffère. Moi, je suis un homme qui pense et qui mange du sauté de veau, du caviar frais ou du laitage, car le médecin me l'a recommandé. Mais ce système nivellateur qui consisterait à me mettre à portée animale, à mesurer l'étendue, le territoire de la faim, de l'hindre jusqu'aux abonnés de la cantine communautaire, à souscrire au garde-manger des mouches tirées à quatre épingle sur la toile d'araignée en me disant : « C'est

bien, je « m'araigne », j'en ai encore pour quatre jours... cela, jamais, et pourtant... Si je meurs de faim, je broute, je dure, je ne pense plus au manger « chien » ou « homme » mais il importe que je « tienne » parce que la société m'a identifié, elle m'a donné un nom, je suis le fils de quelqu'un. Ce n'est pas un droit, la filiation, c'est un état. Un chien qui vole reçoit un coup de pied. Si je vole un pain, on m'enferme. Mon travail donc me vaut de n'être pas aux fers. Il vaut mieux, des heures durant, planter des clous dans l'imbécile « planning » de la merde prolétarienne que bayer aux corniches et, le soir venu, tendre des filets aux « honnêtes » gens et puis aller faire des comptes au commissariat de police. Le contentieux correctionnel que j'évite me fait l'esclave de quelqu'un et, aujourd'hui, d'un être précis : la société anonyme. Je veux dire par là, non pas l'artifice juridique qui met le Capital dans une action cotée en Bourse, mais ces gueules multiples du trottoir et du métro, le Peuple, l'humus sur lequel pousse tous les quatre ou cinq ans ce qu'il est convenu d'appeler le suffrage universel ! Les gens que je ne vois pas n'existent pas. Si je ne suis pas un bandit c'est parce que le Peuple a voté pour qu'on invente le Procureur de la République. Le peuple c'est le fourrier de la tyrannie.

★

Une psychanalyse de la patrimonialité commencerait par nommer : le droit se parle. Mon patrimoine ne saurait vaincre jamais les prétentions de l'Etat à me soumettre à ses vues d'expropriation ou l'appréhension d'un voisin arguant d'une servitude de mitoyenneté si je ne produis pas la preuve cadastrale de mon MIEN. Qu'est-ce que le Mien sinon une convention achetée ? Mon chêne est à moi, mon chêne centenaire. Une vue plus saine m'indiquerait qu'il est à celui qui l'a planté, au chêne père de la libre nature, au paysage dont il est un point mouvant dans la tempête ou statique dans l'été bleu. Qu'il est à lui-même, enfin ! Mon rein est à moi...

Cette parole qui m'enchaîne au droit patrimonial est une parole de circonstance, une parole admise, écrite au bas de l'acte notarié et transcrite sur le registre des hypothèques, autre certitude d'au-

thenticité. Le mot est lâché : « authentique ». Je m'en remets au parchemin, à l'écriture serve de cette parole inventée par le jeu social. Nous jouons à nous barricader dans les mots de possession : MA maison, MA femme, MON stylo, TON droit, SON chien. Karl Marx n'a pas assez médité sur la conjugaison possessive, la seule à ne jamais craindre les fautes d'orthographe, la conjugaison du MIEN et du TIEN. Toute l'Economie Politique repose sur un geste : la main qui livre, la main qui prend. Les théories sont en marge et n'expliquent qu'une certaine psychologie dans la détente de la production. Les macrodécisions ont des doigts d'acier. Le SIEN reste plus objectif : le SIEN est une parole d'attente. Le SIEN est ignoré du bourgeois et en vitrine pour le gangster. En dehors des normes juridiques — et, singulièrement, des contraintes pénales — le SIEN perd de son objectivité : il peut devenir MIEN ou TIEN. C'est dans une telle perspective langagière qu'il convient d'étudier la psychologie du voleur. Le voleur, sorti du chemin légal, ne prend qu'un bien vacant, et qui est vacant à l'heure de la technique, au moment où l'attirail du fric-frac est mis en œuvre, au moment du guet — ce qui est un travail dur et précis, au même titre qu'un travail sur un objet manufacturé. Le voleur ne prend pas « ses » risques. Il assume sa condition de voleur : il a contre lui la Loi, et pour lui, l'anti-loi, c'est-à-dire sa loi propre. Il est significatif que cette loi dite « du milieu » qu'un romantisme sommaire a reléguée dans la mythologie du film policier soit en réalité une façon marginale de dire le droit, aussi, ou plutôt de dire l'anti-droit. Dans le cas précis du « milieu », le code de l'honneur est un code du silence. Celui qui parle, qui se met « à table » est passé de l'autre côté. La trahison lui a servi de support pour rentrer dans le rang. Et le rang, c'est une façon d'attendre les décorations ou le règlement de comptes. Au fond, la trahison est une morale du bien-être social, et le bourgeois trahit par omission.

Sans situation juridique il n'y a pas de droit. Sans mot pour le nommer il n'y a pas d'arbre. Nous faisons nos chaînes : par la règle, par les mots. J'entends par mot — cela va de soi — l'immédiat concept qui me rive au discours intérieur. Sans le mot « arbre », toute une tranche de ma connaissance s'évanouit : je ne vois plus de forêts, je ne sais plus m'y promener, je perds le feu et, perdant le feu, mon sang se fige, je suis perdu à tout jamais. J'entends bien le désespoir me sonner dans la brume de cette constatation. Je ne suis plus rien, je m'indiffère. Je ne me parle plus. Je ne vois plus les nids, le recommencement total à chaque fois des mêmes vols, des mêmes cris, des mêmes chants. Sans arbre, où se nicheront les oiseaux ? Quand je les vois voler, pourquoi ne puis-je plus penser au mouvement des ailes, à cette géométrie apprise et que je retrouve dans le vol du corbeau, encore que, croissant, il inquiète des données magiques, apprises elles aussi. Quand je vois un corbeau, je retrouve Poe et, ce faisant, les fiches psychanalytiques de Marie Bonaparte, et je me demande quel est celui des deux qu'il fallait mettre à la question. Le corbeau est devenu, pour moi, un fait littéraire et c'est cela que je nomme le désespoir. Je ne sais plus voir le corvidé. Je vois une forme allusive du destin et sa résonance littéraire ou poétique : trois coups portés à la vitre.

L'anarchie, cela vient du dedans. Il n'y a pas de modèle d'anarchie, aucune définition non plus. Définir, c'est s'avouer vaincu d'avance. Définir, c'est arrêter le train qui roule dans la nuit quand il s'écar-

tèle à l'aiguillage. Autant dire qu'on est pressé d'en finir avec l'intelligence de l'événement. C'est par son inaptitude foncière à ne savoir rien définir que l'homme piaffe dans les remarques et la philosophie. Un train à l'aiguillage, c'est un devoir bien fait, c'est de la route honnêtement vendue à moi, passager, acheteur de cette ligne de nuit qui me conduit à X en passant par l'aiguillage Y, bretelle nécessaire mais dont j'ignore la raison déviationniste. On ne me dévie pas de ma route, on me la rend parfaite et sûre. Moi, je ne pense qu'au bruit d'enfer et la peur m'envahit. Je définis l'aiguillage par rapport à mon problème de solitaire roulant. Si je pense au bloc dispensateur de voie libre, j'y pense en imaginant l'homme aux manettes et à la possibilité d'une fausse manœuvre. Je ne donne pas la définition de l'ingénieur, je ne vois pas la route en coupe où je risquerais de comprendre techniquement la croisée des rails. Je ne sais pas qu'après mon passage — et il est bien question de MON et non pas d'une donnée objective et chiffrée par le trafic — cette soupape se ferme, des bras de fer illuminés de vert se mettent en garde pour laisser glisser vers un autre point X, mon semblable, ce prochain de la gare que j'ai vu naguère sur le quai, hélant un porteur et s'installant dans le train suiveur, à cinq minutes, ce train suiveur qui me court aux fesses — et j'y pense — et qui trouvera la route libre sur ce chiffre de fer tordu, objet de mon ressentiment. Il n'y a pas que moi dans le monde des trains. Et pourtant, c'est cela qui me retire tout à fait du monde à ce moment précis où — contre toute évidence — je me crois seul, fait comme un rat dans ce véhicule qui, au dépôt, n'est jamais qu'une abstraction de plus fuyant dans la nuit. Dans cette solitude du muscle, je ne me connais et ne me reconnais aucun maître, et voilà que je suis contraint de me solidariser avec le rail, le rail de mon inquiétude et le rail des autres, de tous les autres. J'ai le moyen de m'immoler à cette peur et je n'en ai qu'un, immédiat, auquel je n'ose me reporter : le signal d'alarme, car au-delà de cette poignée que je crois être de sécurité, il y a un tarif de pénalité, ce nivellement de l'autonomie, un simple avis qui me muselle. Ainsi de l'homme en société : il n'ose jamais tirer le signal, garant de sociabilité.

Le mot « seul » est chargé de brume, c'est une parole de réflexion, de lumière réfléchie, noire, à peine valide. C'est dans le « seul » que je me retrouve chaque soir après la pause des travaux journaliers et divertissants. Dans la rue, le solitaire est agréé par l'identique, par le monsieur qui marche au-devant et qui lui réfléchit cette lumière particulière qui fait d'un dos commun, courbé, le propre dos du suiveur, de l'attente. Cette solitude viscérale est à portée de toutes les consciences. Qui n'a dit qu'il se sentait seul dans une foule ? Cliché piteux qui fait de cette foule un creuset de misère mentale. Aussitôt embri-gadé, aussitôt muselé, défenestré, tapi dans le lieu commun politique. Il faut des lieux communs aux tyrans qui s'essuient sur le multiple de la sottise. Les tyrans, ce jour, ont beau jeu. Politiquement, la solitude est un non-sens. Il n'y a même pas de quoi faire un solitaire dans l'arsenal démocratique. L'isoloir est une place publique. Cette psychologie du vote secret est un rejet de la confession. On se confesse à un bulletin. L'isoloir, vespasienne sèche, ce couvent du socialisme à l'heure apéritive... J'enrage à la pensée que des hommes acceptent de s'isoler administrativement autrement que pour uriner. La souveraineté nationale à ce point traquée dans un cabinet municipal, cela monte du fond de mon cœur comme une nausée de principe. Les idées qui sentent, je ne sais rien de plus définitif dans notre condition de Peuple-Rol.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

Secrétariat de la Commission
Préparatoire

3, rue Ternaux, Paris (11^e), France

LISTE DES ORGANISATIONS ADHÉRENTES AU CONGRÈS

- « Union des Anarchistes Bulgares en Exil » (U.A.B.)
- « Federación Anarquista Ibérica » (F.A.I.)
- « Mouvement Anarchiste Hollandais » (Federatie Van Vrije Socialisten De Vrije)
- « Federazione Anarchica Italiana » (F.A.I.)
- « Fédération Anarchiste Française » (F.A.F.)
- « Commission de Coordination Libertaire » (Belgique).
- « Fédération Anarchiste Japonaise »
- « Movimento Libertario Brasileiro » (Brésil)
- « Movimento Libertario Cubano en el Exilio » (M.L.C.)
- « Federación Anarquista Mexicana » (F.A.M.)
- « Deutsche Anarchistische Bewegung » (Allemagne Fédérale).
- « Federación Libertaria Argentina » (F.L.A., Argentine)
- « Federation of Australian Anarchists » (Australie)
- « Anarchist Federation of Britain » (Grande-Bretagne)
- « International Anarchist Commission » (C.I.A., London)
- « Fédération Anarchiste du Québec » (Québec)
- « Organizaciones Libertarias del Peru » (Pérou)
- « New Zealand Federation of Anarchists » (Nouvelle-Zélande)
- « Magyar Szabadságharcos Szövetség » (Mouvement Libertaire Hongrois) (les combattants hongrois de la liberté)
- « Anarchist Movement of the United States of America » (U.S.A.)

Observateurs

- « Movimento Anarquista de Colombia » (Colombie)
- « C.I.R.A. » - Lausanne CH.

ARGENTINE

La nouvelle loi anticommuniste — qui s'inspire de celle en vigueur aux Etats-Unis en 1950 — punit l'édition de livres « qualifiés de communistes » et interdit l'exploitation d'imprimeries ou de maisons d'édition aux personnes « taxées d'être communistes ». En outre, ces personnes n'ont pas le droit d'enseigner — même dans des établissements privés — et on leur ôte leur citoyenneté. Elles sont tenues de fournir la preuve de leur non-appartenance au parti communiste.

Cette nouvelle loi empêche aussi la célébration de Congrès communistes ou « assimilés » dans le pays.

L'ombre de Mac Carthy plane sur le Rio de la Plata...

(D'après « Gacetilla Austral ».)

BRÉSIL

La décision prise par la Justice militaire de Sao Paulo consistant à brûler quelques tonnes de livres saisis durant la période de répression qui sévit au Brésil depuis le coup d'Etat d'avril 1964, a entraîné de violentes réactions dans ce pays.

Parmi les livres voués au bûcher se trouvent quelques auteurs « révolutionnaires », tels que Fidel Castro, et d'autres qui, plus simplement, font partie du patrimoine littéraire mondial, tels que Tolstoï, Dostoïevsky, Gorki, etc.

« Brûler des livres, c'est essayer de brûler des idées », a déclaré Dantos Jobin, président de l'Association brésilienne de Presse, dans les colonnes de « Dernière Heure » dont il est le directeur. De son côté, un autre journal du soir signale que de tels procédés « étaient ceux qu'Hitler mit en honneur en Allemagne ».

(D'après « Gacetilla Austral ».)

ESPAGNE

LA REPRESSION EN ESPAGNE

Après les arrestations massives consécutives à la journée d'action du 27 octobre, la dictature franquiste continue de frapper dans les rangs du prolétariat espagnol. Chaque jour apporte dans les colonnes de la presse espagnole l'indication de nouveaux procès et de nouvelles condamnations, sans compter les licenciements « sélectifs » de centaines d'ouvriers.

Le 1^{er} décembre une lettre signée par 8 637 intellectuels, ouvriers et parents de prisonniers politiques a été adressée au général Franco pour demander une amnistie générale. La lettre rappelle au général Franco la grâce accordée récemment à l'anarchiste anglais Stuart Christie, condamné à 30 ans de réclusion pour une tentative d'attentat à la bombe...

Le monde étudiant continue lui aussi de bouillonner et le Recteur de l'Université de Madrid a dû fermer celle-ci suite aux « sérieux » incidents qui le 1^{er} décembre ont opposé étudiants et forces de l'ordre entraînant l'arrestation de quarante étudiants « plusieurs policiers ayant été contusionnés ».

D'autre part des informations nous sont parvenues faisant état de l'existence dans diverses prisons de détenus politiques dont on n'avait plus de nouvelles et qui croupissent derrière les barreaux depuis de très nombreuses années.

Nous sommes persuadés qu'il doit exister encore de nombreux « cas » dont nous ne sommes pas informés et que des enquêtes d'instance internationale telles que « Les Droits de l'Homme » ou « Amnesty International » devraient être lancées sans tarder pour faire la lumière sur les statistiques réelles, des pénitenciers espagnols.

DEVALUATION ET AUSTERITE

Le gouvernement franquiste, profitant de ce que la dévaluation de la livre permettait de donner un caractère moins spectaculaire à ses propres manœuvres, a décrété une série de mesures allant de pair avec la dévaluation de la peseta. Ces

mesures jettent soudain une lumière particulière sur le « miracle économique » espagnol dont la presse franquiste assurait tout au long de ces derniers mois, qu'il était incontestable et qu'il avait fait rentrer l'Espagne dans un processus irréversible d'expansion et de prospérité économiques. Ces affirmations ayant même fait illusion dans certains milieux de gauche.

Les mesures d'austérité décrétées visent à :

1° Réduire les dépenses dans l'administration, en supprimant certains services et en bloquant notamment les salaires des fonctionnaires.

2° Augmenter les ressources publiques par le jeu de la fiscalité (c'est-à-dire augmenter les impôts).

3° Bloquer les salaires jusqu'au 31 décembre 1968.

4° Selon les propres paroles du ministre du commerce Garcia-Monco, donner aux entreprises de nouvelles facilités pour procéder à des compressions de personnel.

5° Tenter de geler les prix des biens de consommation courante, mais comme dans ce domaine le gouvernement ne peut que se limiter à faire des « recommandations » il est certain que les prix augmenteront...

En conclusion il apparaît que les conditions d'existence déjà peu brillantes du prolétariat espagnol vont encore se détériorer passablement promettant un hiver difficile pour nombre de travailleurs. Il est à prévoir, en conséquence, allant de pair avec une extension du mouvement revendicatif, un durcissement de la répression difficilement compatible avec l'impression de « libéralisation » que veut donner le régime franquiste.

Le Tribunal d'Ordre Public vient de décider la destruction de tous les exemplaires de l'« Histoire du Premier Mai » de Carmen Ruiz Pacheco, éditée par « XZY » (maison d'édition des ouvriers catholiques) qui a fait récemment l'objet d'une « saisie administrative » sur l'ordre de Fraga Iribarne.

(D'après « La Batalla ».)

Informations internationales
recueillies par Alba MORER

L'ANARCHISME AUX U. S. A.

par Ed. STRAUSS

On peut poser la question de savoir où se trouve l'Anarchisme aux U.S.A. Un peu ici, un peu là, est la réponse. Les groupes et individus sont dispersés, et il ne semble pas qu'ils aient grand intérêt à correspondre entre eux. Il n'existe aucune coopération ou activités fédérales.

Cependant, un intérêt croissant se développe pour les idées anarchistes, spécialement dans « the New Left » (la nouvelle gauche). Ce phénomène s'est affirmé par la publication d'un grand nombre d'ouvrages concernant l'anarchisme, la création de quelques nouvelles, mais, hélas, éphémères, revues libertaires et l'apparition de groupes et de centres d'études, sans que, pour autant, existe la conscience d'un mouvement général.

« Résistance », le dernier journal anarchiste de poids, disparut voici maintenant plus de dix ans aux U.S.A. Dernièrement, « Wiews and Comments », et l'organisation qui assurait la publication de ce périodique, « The Libertarian League », ont disparu de la même façon. Signalons encore la diffusion de quelques numéros de « Good Soup » et « Rebel Workers », ainsi que la courte existence d'une librairie à New York : « Torch ».

Des groupes apparaissent et disparaissent régulièrement dans les centres urbains, cependant existent quelques groupes plus stables.

Plusieurs périodiques appartiennent à des groupes libertaires composés d'émigrés, et sont publiés en diverses langues : « L'Adunata dei Refrattari » (P.O. Box 316, Cooper Station, New York 3), en italien ; « Freie Arbeiter Stimme » (Room 808, 33 Union Square, New York 3) en yiddish. A une certaine époque, paraissaient des publications en langues finnoise, espagnole et russe, et d'ailleurs il existe toujours des groupes locaux, composés en majeure par-

tie de militants âgés, réunissant ces traditions nationales (1).

Parmi les publications de langue anglaise figurent : le bulletin d'information périodique de « The Seattle Group » (1815 18th Avenue, Seattle, Washington) ; « Black Mask » de New York (P.O. Box 512, Cooper Station, N.Y.), animé par un groupe dynamique ; « Comment », de New York (P.O. Box 466, Peter Stuyvesant Station, N.Y.) qui est un bulletin de parution irrégulière ; citons encore « The Black Flag » (même adresse que « Comment »).

Certaines informations récentes parlent aussi de nouveautés à Chicago, sans autres précisions. « The Industrial Worker of the World » I.W.W., 2422 Halsted Street, Chicago, Ill.) regroupe les anarcho-syndicalistes, et poursuit la publication de son organe mensuel « Industrial Worker ». Certains pensent que l'on peut compter la revue « Manas » (P.O. Box 32112, El Sereno Station, Los Angeles, California) parmi les publications anarchistes, « Left and Right » (P.O. Box 395, Cathedral Station, New York), publié par un groupe d'intellectuels, paraît irrégulièrement.

« The School of Living » qui prêche le retour à la terre, l'anarchisme, le fédéralisme, possède son siège à Free-land (Maryland), et deux publications, « A Way Out » et « The Green Revolution » (Jones'End Homestead, Brookville, Ohio). Les sympathisants de cette organisation sont nombreux.

Dernièrement, les anarchistes ont formé de nouveaux groupes à New York, Chicago, Philadelphie, Seattle, Boston, Troy (N. Y.), Hanovre (N. H.), Ithaca (N. Y.), Berkeley (Cal.), Cloquet (Minn.) et certainement ailleurs encore. Il existe des librairies et des centres de propagande, parmi celles-ci, « Solidarity Bookshop » (1644 Meyer Ct., Chicago, Ill.).

Parmi les organisations pacifistes, certaines se définissent elles-mêmes comme anarchistes. « The War Resisters League » (WRL, 5 Beekman Street, New York) est la plus ancienne. « The Committee for Non-Violent Action » (CNVA, 5 Beekman Street, N.Y.), qui s'unira peut-être rapidement à la W.R.L., publie l'excellente revue « Win Peace and Freedom through non-violent action ». Ces deux organisations « nationales » possèdent des groupes d'affiliés locaux.

« Liberation » (même adresse, 5 Beekman Street, N. Y.) est un mouvement qui compte de nombreux groupes anarchistes, dont beaucoup ont disparu. « The Catholic Worker » (155 Christie Street, N. Y.), contre l'avis de certains camarades espagnols, peut être considéré comme catholique et anarchiste. Il rassemble de nombreux militants libertaires (nous laissons, bien sûr, l'entière responsabilité de ce jugement au camarade Ed. Strauss, N.D.T.). Mentionnons aussi, Paul Goodman, la plus célèbre et la plus controversée des personnalités anarchistes aux U.S.A.

« The Students for a Democratic Society » (SDS, Room 206, 1608 W. Madison, Chicago, Ill.) fédère 250 groupes locaux, réunissant 30 à 40 000 membres, de tendance anarchiste. La S.D.S. base sa propagande sur la décentralisation anti-étatique, l'action directe et certaines conceptions individualistes. Cependant cette organisation est très ouverte, et regroupe aussi divers types de libéraux, de socialistes, de marxistes.

Le phénomène hippy présente un amalgame de toutes les nuances de l'anarchie, un mélange des théories des écoles individualistes et communistes. Tout cela soigneusement « inarticulé ». Ce phénomène peut être aussi important que les autres formes de l'anarchisme. « Hippysme » est une espèce de criticisme social, moral et culturel, en action.

Existe également plusieurs écoles de la « Summerhill Society », et un intérêt croissant pour la liberté d'éducation (libérée de la tyrannie de la religion et de l'Etat). La « Summerhill Society » a son siège au 5 Beekman Street, à New York.

Les idées libertaires influencent aussi certains secteurs regroupant des « néotrotskyistes », tel « Facing Reality-Speak Out » (14131 Woodward Avenue, Detroit, Michigan), ou encore « News and Letters » (415 Brainard, Detroit, Michigan). Les théories d'action directe, d'antiparlementarisme et de réaction contre le centralisme étatique se retrouvent, à des degrés divers, dans certains groupes marxistes, sans que, pour cela, on ait observé le plus petit recrutement anarchiste dans ces milieux.

En dehors des organismes contre la guerre du Viêt-nam, apparaissent quelques tentatives d'action directe contre la conscription, les impôts, etc. Ces actions sont révélatrices et posent certaines questions fondamentales sur le rôle de l'Etat et de la démocratie.

(1) A la liste de revues libertaires publiées aux U.S.A. dans d'autres langues que l'anglais, il convient d'ajouter :

« Controcorrente », revue anarchiste trimestrielle, en italien (157 Milk Street, Boston, 9).

« Boletín de Información Libertaria », bulletin du M.L.C.E. (Movimiento Libertario Cubano en el Exilio), P.O. Box 241, Riverside Station, Miami, Flor.

N.D.T. (G.M.) Le camarade Ed. Strauss, devant l'absence de Mouvement Anarchiste organisé, aux U.S.A., a dû comme il le dit au début de son étude, chercher l'anarchisme, ses multiples manifestations, ici et là, c'est-à-dire noter les idées libertaires présentes dans différentes actions d'organisations les plus diverses et les plus dissemblables. Ce n'est pas un travail facile.

LANZA DEL VASTO A PARIS

Sortant périodiquement de la communauté qu'il a fondée, et dans laquelle il vit, un homme peu connu du grand public, vient de terminer une de ses tournées annuelles de conférences à Paris. Il s'appelle Lanza del Vasto, « Shantidas » (1) pour ses familiers. Il nous a précisé les bases profondes de la non-violence, qui selon lui, n'est pas seulement un moyen tactique pour obtenir la suppression d'une injustice, mais est surtout une forme de conception de la vie, une forme d'être, de penser.

Ce qui donne un poids incontestable à ses dires, c'est qu'il met journalièrement ses théories en application. C'est un de ces rares hommes qui sait exactement ce qu'il veut, où il va, et met en conformité ses idées avec ses actions, chose rarissime de nos jours.

Il appartient à cette veine puissante, vivifiante, révolutionnaire, dans laquelle nous trouvons Vinoba (2), Gandhi, et le géant Tolstoï. Il se dit également chrétien. Non pas ce catholique, ce soi-disant chrétien en eau trouble, que nous côtoyons journalièrement, et que nous, anarchistes combattons justement. Non, chrétien comme le fut le grand anarchiste Tolstoï. Tolstoï, aujourd'hui trop méconnu, tombé dans l'oubli, même dans nos milieux libertaires, et dont les œuvres, hormis les sempiternels romans « Anna Karénine », « Guerre et Paix », ne sont plus, depuis longtemps, rééditées.

Bien que certaines de ses positions religieuses soient propres à nous hérisser le poil, nous autres libertaires, reconnaissons cependant en Lanza del Vasto, l'un des plus grands représentants actuels de la non-violence en Occident.

La non-violence est la seule force suffisamment puissante pour contrebalancer l'action du formidable développement des armements qui, si nous ne faisons pas l'effort nécessaire, risquent fort, d'ici peu, de rayer toute trace de vie sur cette pauvre planète.

L'ACCUMULATION DU CAPITAL

De Rosa LUXEMBOURG

(Editions François Maspéro)

Il y a déjà quelque temps que je désirais parler de cet ouvrage de Rosa Luxembourg, mais je voudrais tout d'abord rendre hommage à l'éditeur avant même de rendre le même hommage au lecteur et enfin à l'auteur.

Il y a des pèlerinages redoutables et les deux forts volumes de « L'Accumulation du capital » est de ceux-là. François Maspéro a tenu la gageure et tous les marxologues (qui ne sont pas foule) lui en seront reconnaissants. Le lecteur, lui, arrivé à la dernière page, sera à la fois plein de considération pour son courage et rempli d'une affectueuse admiration pour l'auteur qui reste à la fois une des plus grandes bonnes femmes du mouvement ouvrier du début du siècle et une spécialiste redoutable lorsqu'il s'agit d'ausculter le « sexe des anges ».

Disons que le propos de Rosa Luxembourg est plutôt embrouillé et que la présentation d'Irène Petit n'arrange rien ; la bonne Rosa est bien de son temps et incontestablement de celui où il était de bon ton

Quant à ceux qui contestent ou ignorent l'efficacité de cette force, vieille comme l'humanité elle-même, qu'ils étudient et méditent les actions victorieuses de Gandhi en Afrique du Sud et aux Indes, des Noirs aux U.S.A., de notre camarade Louis Lecoq qui après un jeûne de 22 jours, réussit à arracher au gouvernement gaulliste, le statut des objecteurs de conscience (3). Statut certes encore très incomplet ; mais la brèche est ouverte, à d'autres de l'élargir, et de faire crouler l'édifice militaire.

François PLAZA.

(1) « Shantidas » : nom que lui donna son ami Gandhi et qui signifie : « Serviteur de la Paix ».
(2) Vinoba : disciple, continuateur de l'œuvre entreprise par Gandhi.
(3) Voir l'ouvrage de Louis Lecoq : « Le cours d'une vie ».

lorsqu'on voulait se singulariser, de reprendre les œuvres du maître en changeant les virgules de place, ce qui faisait hurler les croyants à l'hérésie et donnait de la notoriété au relaps. D'ailleurs, constatons que rien n'a changé dans ce domaine et pour faire son chemin rien n'est plus pratique que de contredire, voire enqueuler, un personnage connu et qui possède vos opinions.

Mais revenons à notre problème. L'accumulation du capital a été constatée avant Marx par Riccardo et par Proudhon. Par d'autres aussi, du moins je le présume. Et cette accumulation, fruit de la plus-value, pouvait être démontrée en quelques pages. Bien sûr, le mécanisme d'accumulation varie avec l'économie et contrairement à ce que prétendent les marxistes, les capitalistes surent s'adapter à l'évolution économique. L'ouvrage de Rosa Luxembourg n'est rien d'autre qu'une démonstration de cette évolution dans son temps. Elle diffère d'opinion avec Marx qui l'a précé- dée, ce qui est bien naturel, avec Lénine son contemporain, ce qui est humain. Ces différences auraient pu être énoncées en cinquante pages, ce qui aurait évité à Maspéro cinq cents pages et à votre serviteur une migraine. Le plus grave d'ailleurs, c'est justement que même ces cinquante pages intéressantes et qui méritent d'être sauvées de l'oubli, ne le seront que parce que l'humanité a intérêt à conserver une anthologie de « ses conneries ».

Il n'y a que les marxistes à avoir cru et à croire encore que les « maîtres vénérés » avaient découvert la pierre philosophale. Cependant ce livre vaut encore d'être parcouru, car son auteur était une « grande bonne femme » qui nous est chère et d'autres ouvrages sur l'action révolutionnaire restent un enseignement utile à tous. Pour autre chose aussi. Pour démontrer à quel point le marxisme a pu encrasser un des esprits les plus lucides de son temps, nous devons également à Maspéro des remerciements et vite, pour nous récompenser d'avoir digéré ce pensum, reprenons de Rosa Luxembourg ce livre excellent bien que discutable : « Grève de masses, partis et syndicats ».

M. J.

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

Extrait de « La Morale anarchiste » de Pierre KROPOTKINE

Ce que l'humanité admire dans l'homme vraiment moral, c'est sa force, c'est l'exubérance de la vie, qui le pousse à donner son intelligence, ses sentiments, ses actes, sans rien demander en retour.

L'homme fort de pensée, l'homme qui déborde de vie intellectuelle, cherche naturellement à se répandre. Penser, sans communiquer sa pensée aux autres, n'aurait aucun attrait. Il n'y a que l'homme pauvre d'idées qui, après en avoir déniché une avec peine, la cache soigneusement pour lui apposer plus tard l'estampille de son nom. L'homme fort d'intelligence déborde de pensées : il les sème à pleines mains. Il souffre s'il ne peut les partager, les semer aux quatre vents : c'est là sa vie.

Il en est de même pour le sentiment. — « Nous ne sommes pas assez pour nous-mêmes : nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joies en réserve que n'en justifie notre propre existence », a dit Guyau, résumant ainsi toute la question de moralité en quelques lignes si justes, prises sur la nature. L'être solitaire souffre, il est pris d'une certaine inquiétude, parce qu'il ne peut partager sa pensée, ses sentiments avec les autres. Quand on ressent un grand plaisir, on voudrait faire savoir aux autres qu'on existe, qu'on sent, qu'on aime, que l'on vit, qu'on lutte, que l'on combat.

En même temps nous sentons le besoin d'exercer notre volonté, notre force d'action. Agir, travailler est devenu un besoin pour l'immense majorité des hommes ; si bien que lorsque des conditions absurdes éloignent l'homme ou la femme du travail utile, ils inventent des travaux, des obligations futiles et insensées pour ouvrir un champ quelconque à leur force d'action. Ils inventent n'importe quoi — une théorie, une religion, un « devoir social » — pour se persuader qu'ils font quelque chose d'utile. Quand ils dansent, c'est pour la charité ; quand ils se ruinent pour la toilette, c'est pour maintenir l'aristocratie à sa hauteur ; quand ils ne font rien du tout, c'est par principe.

« On a besoin d'aider autrui, de donner son coup d'épaule au coche qu'entraîne péniblement l'humanité ; en tout cas on bourdonne autour », dit Guyau. Ce besoin de donner son coup d'épaule est si grand qu'on le retrouve chez tous les animaux sociaux, si inférieurs qu'ils soient. Et toute cette immense activité

qui chaque jour se dépense si inutilement en politique, qu'est-ce, sinon le besoin de donner son coup d'épaule au coche ou de bourdonner autour ?

Certainement, cette « fécondité de la volonté », cette soif d'action, quand elle n'est accompagnée que d'une sensibilité pauvre et d'une intelligence incapable de créer, ne donnera qu'un Napoléon I^{er} ou un Bismarck — des toqués qui voulaient faire marcher le monde à rebours. D'autre part, une fécondité de l'esprit, dénuée cependant de sensibilité bien développée, donnera ces fruits secs, les savants, qui ne font qu'arrêter le progrès de la science. Et enfin la sensibilité non guidée par une intelligence assez vaste produira ces femmes prêtes à tout sacrifier à une brute quelconque sur laquelle elles versent tout leur amour.

Pour être réellement féconde, la vie doit être en intelligence, en sentiment et en volonté à la fois. Mais alors cette fécondité dans toute les directions c'est la vie : la seule chose qui mérite son nom. Pour un moment de cette vie, ceux qui l'ont entrevue donnent des années d'existence végétative. Sans cette vie débordante, on n'est qu'un vieillard avant l'âge, un impuissant, une plante qui se dessèche sans jamais avoir fleuri.

« Laissons aux pourritures fin de siècle cette vie qui n'en est pas une », s'écrie la jeunesse, la vraie jeunesse pleine de sève qui veut vivre et semer la vie autour d'elle. Et chaque fois qu'une société tombe en pourriture, une poussée venue de cette jeunesse brise les vieux moules économiques, politiques, moraux pour faire germer une vie nouvelle. Qu'importe si un tel ou tel autre tombe dans la lutte ! La sève monte toujours. Pour lui, vivre c'est fleurir, quelles qu'en soient les conséquences ! Il ne les regrette pas.

Mais, sans parler des époques héroïques de l'humanité et en prenant la vie de tous les jours, est-ce une vie que de vivre en désaccord avec son idéal ?

De nos jours on entend dire souvent que l'on se moque de l'idéal. Cela se comprend. On a si souvent employé ce mot pour tromper les naïfs, que la réaction est nécessaire et salutaire. Nous aussi nous aimerions remplacer ce mot « idéal », couvert de tant de souillures, par un mot nouveau plus conforme aux idées nouvelles. Mais quel que soit le mot, le fait est là : chaque être humain a son idéal. Bismarck a le sien, si fantastique qu'il soit : le gouvernement par

le fer et le feu. Chaque bourgeois a le sien — ne serait-ce que la baignoire d'argent de Gambetta, le cuisinier Trompette, et beaucoup d'esclaves pour payer Trompette et la baignoire sans trop se faire tirer l'oreille.

Mais à côté de ceux-là, il y a l'être humain qui a conçu un idéal supérieur. Une vie de brute ne peut pas le satisfaire. La servilité, le mensonge, le manque de bonne foi, l'intrigue, l'inégalité dans les rapports humains le révoltent. Comment peut-il devenir servile, menteur, intrigant, dominateur à son tour ? Il entrevoit combien la vie serait belle si des rapports meilleurs existaient entre tous ; il se sent la force de ne pas manquer, lui, à établir ces meilleurs rapports avec ceux qu'il rencontrera sur son chemin. Il conçoit ce que l'on a appelé l'idéal.

D'où vient cet idéal ? Comment se façonne-t-il, par l'hérédité d'une part et les impressions de la vie d'autre part ? Nous le savons à peine. Tout au plus pourrions-nous en faire, dans nos biographies, une histoire plus ou moins vraie. Mais il est là — variable, progressif, ouvert aux influences du dehors, mais toujours vivant. C'est une sensation inconsciente en partie, de ce qui nous donnera la plus grande somme de vitalité, la jouissance d'être.

Eh bien, la vie n'est vigoureuse, féconde, riche en sensations qu'à condition de répondre à cette sensation de l'idéal. Agissez contre cette sensation et vous sentez votre vie se dédoubler ; elle n'est plus une, elle perd de sa vigueur. Manquez souvent à votre idéal et vous finissez par paralyser votre volonté, votre force d'action. Bientôt vous ne retrouverez plus cette vigueur, cette spontanéité de décision que vous connaissiez jadis. Vous êtes un être brisé.

Rien de mystérieux là dedans, une fois que vous envisagez l'homme comme un composé de centres nerveux et cérébraux agissant indépendamment. Flottez entre les divers sentiments qui luttent en vous et vous arriverez bientôt à rompre l'harmonie de l'organisme, vous serez un malade sans volonté. L'intensité de la vie baissera et vous aurez beau chercher des compromis : vous ne serez plus l'être complet, fort, vigoureux que vous étiez lorsque vos actes se trouvaient en accord avec les conceptions idéales de votre cerveau.

LA RÉVOLUTION SOCIALE

Dans les deux précédents articles de cette série (M.L. numéros 134 et 136) nous avons essayé de situer notre lutte dans son contexte et de le définir. Cela nous a permis de donner l'esprit qui anime les propositions pratiques que nous allons énoncer. Celles-ci ne prétendent pas être des vérités. Elles sont des éléments, parmi d'autres, qui correspondent à des réalités, à des besoins, et nous pensons qu'il sera difficile de faire quoique ce soit en ce qui concerne l'évolution du mouvement anarchiste sans tenir compte de ces points, si on veut réellement travailler dans un sens positif, avoir des résultats pratiques.

L'aspect social de l'anarchisme est apparu, peut-on dire, avec Proudhon et toute la lignée des grands anarchistes qui ont participé aux premières luttes contre la société autoritaire de l'époque, comme Bakounine et tous les autres, connus et inconnus.

Au départ il y a des individualités marquantes, qui découvrent une méthode et un contenu basés sur l'esprit de liberté anarchiste que l'on peut faire remonter à l'origine des hommes. Se produit alors le phénomène de la 1^{re} Internationale. Il n'est pas utile, je pense, de faire l'historique de ce mouvement; seul nous intéresse le fait que la tendance autoritaire a pris en main le mouvement ouvrier « officiel » après avoir « évincé » la tendance libertaire. Cette dernière se replie alors sur elle-même et est amenée de ce fait à adopter des attitudes radicales qui, conjuguées avec d'autres formes de lutte auraient pu former un ensemble constructif; mais malheureusement ce ne fut pas le cas. Le mouvement anarchiste et son influence auprès des foules se réduisirent alors au fur et à mesure des explosions successives de bombes. Puis sont venues se greffer là-dessus deux guerres qui ont décimé le mouvement anarchiste.

Après la dernière (?) il se recréa et, résultat de la résistance, rencontra un certain succès auprès des hommes qui sortaient d'une guerre effrayante avec l'espoir que tout changerait afin de ne pas renouveler pareille hécatombe, d'autant plus que le spectre atomique naissant se dressait déjà devant les yeux apeurés d'hommes qui voulaient une fois pour toutes briser le cercle infernal. Mais le choc à peine passé, la routine reprit le dessus, et les partis à grands coups de démagogie ont ramassé une masse perdue qui cherchait des maîtres. Cependant tout un travail d'information libertaire commençait, et se poursuit encore de nos jours. Il doit maintenant se développer en utilisant tous les moyens que le progrès technique nous offre.

Parallèlement à ce travail d'information le mouvement a commencé à se structurer, avec en chemin bien des échecs, et l'idée d'organisation est admise maintenant dans les milieux libertaires. Car le problème de lutte est un problème de rapport de forces aussi bien qu'un problème de minorité. Il nous faut, face aux puissances financières, politiques, économiques et religieuses opposer « notre » force composée de cette minorité révolutionnaire agissante que nous possédons maintenant, et de cette résonance populaire sans laquelle nous ne pourrions rien proposer qui soit sérieusement pris en considération.

Aussi bien sur le plan théorique que sur le plan pratique nous avons dépassé la période de décatation et nous devons commencer le travail de construction. Et cette construction sera ce que nous serons. Cela nous amène à poser une question : Qu'est-ce qu'un anarchiste à l'époque actuelle ?

Cela existe-t-il encore ? mais oui bien sûr, seulement, disons-le tout de suite, ces hommes libres et heureux ignorent complètement ce que peut représenter dans le monde cette chose que nous connaissons si bien, parce que nous y sommes plongés jusqu'au cou : la CIVILISATION...

Ce petit peuple (13 000 habitants) vit encore à notre époque de la même façon dont vivaient ses ancêtres il y a deux ou trois siècles. Cette communauté heureuse, oubliée du monde moderne, ce sont les aborigènes d'un archipel d'îles situé dans l'océan Pacifique, entre la Nouvelle-Guinée et les îles Salomon.

C'est un grand navigateur français du XVIII^e siècle, explorant ces parages à la recherche de Laperouse, qui aperçut pour la première fois ces îles et leur donna le nom de son officier en second : Trobriand.

Longtemps après, au début du XX^e siècle, un ethnologue anglais, Bronislas Malinowski, séjourna quelque temps dans ces îles, et, à son retour sur le continent, écrivit un ouvrage très intéressant sur les indigènes de ces terres perdues.

Quelques missionnaires catholiques vinrent entre-temps pour évangéliser ce peuple et lui apprendre les manières du monde civilisé. Ils ne parvinrent qu'à jeter le trouble dans les mœurs et l'organisation vitale de ces autochtones.

Heureusement pour les Trobriandais qu'un jeune ethnologue, ayant lu l'ouvrage de Malinowski sur la vie sage et paisible de ces aborigènes (qui en somme ne demandaient rien à personne), fut envoyé là-bas (par le gouvernement australien, qui a charge et protection de ces îles) pour remettre les choses en ordre. Il fallut donc faire marche arrière, prier les missionnaires d'aller se faire pendre ailleurs, et laisser les habitants de ces îles s'organiser comme ils l'entendaient...

L'année dernière, Jacques et Paule Villemot, explorateurs parcourant depuis plus de quinze ans les mers du Sud, ayant déjà filmé plusieurs documentaires sur l'Australie et la Nouvelle-Guinée, sont à leur tour repartis à la découverte de ces îles oubliées du reste du monde.

Ils ont vécu trois mois au milieu de ces « non-civilisés » ; trois mois pendant lesquels ils ont filmé un admirable documentaire en couleurs sur la vie en commun de ces indigènes qui continuent leur existence heureuse sans se soucier le moins du monde des trois autres milliards de bipèdes civilisés qui vivent tant bien que mal sur le reste de la terre.

Ce film intitulé « Les Seigneurs des mers du Sud » (1), projeté le mois dernier par « Connaissance du Monde » à la salle Pleyel, nous a permis d'assister à des scènes de vie impensables dans notre

C'est d'abord, et cela est évident, une personne qui se réclame de l'Anarchisme. Être un anarchiste, c'est être un homme révolté, selon la définition de Camus; un homme révolté dont le premier but est de détruire tout ce qui est contre l'homme, contre la liberté et contre la justice. C'est donc, si on fait une analyse profonde de la société actuelle, vouloir détruire cette société qui contient dans ses structures tous les germes qui causent et ont causé tant de malheurs à l'homme. Mais vouloir détruire quelque chose, c'est avoir autre chose à proposer, c'est vouloir construire cette autre chose, si on prétend mener une lutte constructive. Et nous en revenons toujours aux mêmes points; pour prétendre construire et avant, même, définir et proposer, il faut le faire en partant de bases réalistes, avec des moyens réels, c'est-à-dire efficaces.

Il faut donc descendre de sa montagne ou quitter sa tanière, non pas pour s'intégrer, mais pour lutter. Il ne suffit pas de faire de belles déclarations de principes, de mépriser, d'ignorer, il faut s'imposer, se montrer, être fort. Dix hommes réunis pour un même but, adoptant une même forme de lutte sont plus « constructifs » qu'un homme isolé clamant son anarchisme à côté d'un autre isolé faisant de même, et ainsi de suite.

De toute façon le mouvement anarchiste devra tôt ou tard représenter une force si nous ne voulons pas que dans quelque temps la pensée libertaire dans son aspect constructif ne disparaisse. C'est donc maintenant que nous devons rassembler les anarchistes qui mettent une valeur réelle dans leur lutte en un même mouvement pour un même combat. Seule l'organisation pratique sérieuse pourra nous permettre de faire un tel travail.

Cela fait, cependant restera un problème : celui de l'action immédiate, ou si vous préférez du « programme », ce que j'appelle le plan d'action pratique. En voici certains points qui me semblent les plus importants :

— accentuer et intensifier notre lutte sur le plan syndical en proposant des solutions qui dépassent le cadre actuel des syndicats réformistes et collaborationnistes. Favoriser et participer à la naissance d'un nouveau mouvement ouvrier international se réclamant du Manifeste des 60 ;

— former un vaste réseau à l'échelle mondiale, par l'intermédiaire du prochain Congrès International Anarchiste, qui nous permette de prendre position en connaissance de cause et d'agir sur un plan mondial ;

— faire une propagande de « masse » en évitant — cela est difficile, je le sais — de tomber dans la démagogie facile mais malheureusement payante, des partis politiques ;

— « prêcher par l'exemple » pour bien montrer que l'anarchisme n'est pas une solution de masse, mais une voie pour l'homme dans une collectivité adaptée à l'homme. On part de l'homme et on revient toujours à lui ;

— mettre en avant, enfin, l'application sociale de l'anarchisme, le socialisme libertaire qui au-delà des individualités propose des solutions collectives adaptées aux individus.

Voilà, en trop peu de lignes, c'est sûr, de quelle manière on peut envisager la lutte révolutionnaire en tenant compte de tout l'acquis du mouvement libertaire et des réalités actuelles. Mais il est évident que ce ne sont là que des mots et que seule l'application qui pourra en découler comptera. A présent, c'est à nous de continuer la lutte révolutionnaire pour qu'un jour, peut-être prochain, nous puissions réaliser la Révolution Sociale par et pour les hommes.

Par
Michel
CAVALLIER

UN PEUPLE HEUREUX

monde hiérarchisé et automatisé à outrance. Jacques Villemot (virtuose de la caméra et excellent conférencier) nous a fait découvrir un monde insoupçonné, une société fraternelle et heureuse où la contrainte sociale prend le visage souriant de l'amitié et de l'amour, un monde qui ignore la richesse aussi bien que la pauvreté, une société sans maîtres ni esclaves, où l'argent est totalement inconnu, un groupe humain où l'organisation sociale assure à tous ses participants, de la naissance à la mort, le droit à la jouissance de tous les biens produits par la société.

Les Trobriandais cultivent l'igname, genre de plante dont la racine, assez volumineuse, donne une farine qui sert à confectionner les aliments de base des habitants; la pêche également se pratique beaucoup, car les eaux sont très poissonneuses dans ces régions.

Les fruits sont abondants et les indigènes n'ont que le mal de les cueillir. On élève aussi des porcs dans ces îles; ceux-ci vivent en semi-liberté dans les villages, car ce sont eux qui assurent le service de voirie en mangeant les déchets de toutes sortes que les ménagères trobriandaises leurs jettent en pâture.

Tout le monde travaille (à part les vieillards et les enfants bien entendu) pour assurer le bien-être de la communauté, et l'on peut ajouter que ce peuple est courageux et habile, aussi bien dans l'art de cultiver la terre que de construire leurs pirogues à balanciers taillées d'une seule pièce dans un tronc d'arbre et sculptées avec goût à l'avant et à la poupe par de véritables artistes. C'est sur ces pirogues pouvant embarquer une vingtaine d'hommes avec un chargement de vivres et d'objets artisanaux, qu'ils s'en vont une ou deux fois par an rendre visite aux habitants des autres îles à plus de cent kilomètres de leur point de départ.

Dans ces îles, contrairement à notre façon de vivre, c'est la femme qui est le chef de famille; c'est son nom que porteront les enfants qui naîtront de l'union du couple; le matriarcat joue là-bas un rôle prépondérant dans la famille, car c'est la femme qui décide en définitive de la progéniture qu'elle désire avoir.

En effet, il faut que vous sachiez que ces primitifs, ces sauvages, comme diraient certains civilisés..., ont découvert le « planning familial » bien avant nous, il y a peut-être plusieurs siècles de cela.

Sans avoir eu recours aux machines à calculer, aux ordinateurs électroniques, les Trobriandais ont trouvé et mis en

application depuis longtemps le moyen de régulariser les naissances par rapport aux subsistances qu'ils pouvaient retirer du sol et de la mer pour assurer les besoins vitaux de leur communauté.

C'est par un procédé simple et naturel que la contraception se pratique chez eux; ils utilisent une plante qu'ils laissent macérer un certain temps dans de l'eau, ils en tirent une boisson qui a pour effet de rendre la femme stérile pendant quelque temps, et le tour est joué; elle peut désormais enfanter quand elle le désire.

Du reste, il n'y a pas de tabous sexuels aux îles Trobriand; dès la puberté les jeunes filles sont averties des risques encourus par elles au moment des rapports avec les garçons. Et tout se passe le plus naturellement du monde, la jeune fille entre dans la vie sexuelle sans crainte aucune, sans drame de famille, sans que personne ne s'en offusque, parce que c'est une loi de la nature et que les Trobriandais sont au-dessus de toutes les morales stupides et contre-nature que notre société a créées pour ses besoins de domination; ce dont nous n'avons pas lieu d'être fiers.

Jeunes hommes et jeunes filles, pendant la journée, font bande à part, chaque groupe travaille et se distrait chacun de son côté; ce n'est que le soir après le repas qu'ils se retrouvent autour d'un feu de joie pour chanter et danser ensemble. C'est là que, profitant de l'obscurité, des couples se forment discrètement et vont se conter fleurette un peu plus loin.

Lorsque dans la journée un couple de jeunes gens se promène en se tenant la main, c'est qu'ils ont décidé de se marier. On va alors visiter les parents pour leur annoncer la nouvelle, et voilà nos deux amoureux unis pour le meilleur et pour le pire par le « sorcier » du village après une brève cérémonie.

Chaque récolte d'ignames donne lieu à des fêtes populaires où tout le monde, jeunes et vieux, participe allégrement; plus la récolte est abondante, plus la joie est grande chez les aborigènes, car tout le monde en profite; tandis que chez nous c'est parfois une calamité!!! Il est vrai que là-bas on distribue, ici il faut vendre... ce qui change tout.

On dit toujours que les peuples heureux n'ont pas d'Histoire!!! Nous le croyons volontiers en pensant aux habitants de ces îles de rêve

Pensez donc... un peuple depuis toujours libre de toute contrainte d'ordre

gouvernemental, militaire ou religieux, vivant pacifiquement sur quatre îlots perdus dans l'océan, ignoré ou presque du monde civilisé, de notre monde à nous!

Un peuple sans loi ni loi, sans prison ni gendarmes, des hommes qui n'ont jamais marché au pas cadencé, des hommes qui ont ignoré jusqu'ici les guerres avec toutes les horreurs et les misères que cela entraîne...; des hommes qui ne sauront probablement jamais que des millions d'êtres humains ont été froidement assassinés parce qu'ils étaient juifs; que d'autres ont été lynchés sommairement par des foules en délire parce qu'ils avaient la peau noire...

Ils n'ont jamais entendu parler des bombardements de Hambourg, de Dresde où 300 000 personnes furent tuées en quelques minutes, d'Hiroshima où, le 6 août 1945, explosa la première bombe atomique lancée par les Américains, et dont vingt ans après, des gens meurent encore des radiations émises ce jour-là.

Ils ne savent pas non plus (car ils ne comprendraient pas) que la plus grande nation industrielle et militaire du monde, siégeant comme il se doit à l'O.N.U., est en train d'exterminer tout un peuple au Viet-nam; que les deux tiers de la population mondiale souffrent de la faim et que celle-ci augmente de soixante millions chaque année.

Enfin, espérons sincèrement pour les Trobriandais, qu'ils n'aient jamais à connaître les servitudes dégradantes des sous-hommes mécanisés du monde moderne qui courbent l'échine sous la vindicte des gouvernements qu'ils se choisissent tous les quatre ou cinq ans; des gouvernements de droite ou de gauche, qui engendrent inévitablement de nouveaux tyrans comme Hitler, Staline, Mussolini, Franco, etc., dont l'humanité traînera l'abjection et la honte.

Le tabac a déjà fait son apparition aux îles Trobriand depuis quelques années; hommes et femmes roulent maintenant leurs cigarettes dans des petits rectangles découpés dans de vieux journaux qu'ils font venir d'Australie.

Puisse la civilisation s'arrêter là pour eux; et, si comme on est en droit de le supposer, notre monde à nous disparaissait un jour sous un déluge de bombes thermonucléaires... souhaitons qu'elle épargne au moins dans sa folie, ce peuple intelligent, ces êtres humains, qui ont vécu et continuent à vivre heureux sans elle, et qui ne demandent qu'une chose : qu'on leur fiche la paix.

Louis BRISSON

(1) Jacques et Paule Villemot ont écrit un livre portant le même titre.

L'INDIVIDUALISME SOCIAL

DE CH.-A. BONTEMPS

(Editions Les Cahiers-Francis)

Il est assez malaisé de rendre compte d'un ouvrage qui est lui-même un résumé de livres de l'auteur, déjà parus sur ce thème.

S'il fallait définir d'un mot le propos de Ch.-A. Bontemps, on pourrait dire qu'il réside dans la limite où se trouve l'homme d'être anarchiste.

Limite morale et limite matérielle : la première inhérente au conflit fatal — selon lui — qui a toujours existé et existera toujours entre la communauté et l'individu, la seconde imposée par une société que l'anarchiste n'a pas choisie d'une part, et que d'autre part il ne peut améliorer ou réformer.

Sur ce second point, la pensée de l'auteur est plus nuancée : il envisage la possibilité pour l'anarchiste de peser sur les événements et de s'installer dans un monde, même s'il le refuse.

Position qu'il justifie d'abord par son désir de vivre dans le réel, c'est-à-dire dans le présent, ensuite par la conception qu'il a de l'anarchie qui, pour lui, est une constante et non une fin.

Je ne saurais être que d'accord sur la première partie de son livre, où il démontre avec facilité que l'individu, même opposé à un état de choses existant, est bien contraint d'y exister et que le fait de rester au dernier échelon matériel de la société n'est pas une solution.

Il réclame en revanche de l'anarchiste « un refus délibéré de parvenir », c'est-à-dire « de vivre dans le dédain des distinctions officielles et dans l'indifférence des vanités sociales ».

Il était important de savoir distinguer le savoir qui permet à un Elisée Reclus d'avoir une chaire de géographie, et l'ambition qui fait de Guy Mollet un ministre.

Où je suis beaucoup moins d'accord, c'est lorsque Bontemps nourrit quelques illusions sur l'évolution de l'actuelle Société, position surprenante de la part d'un sceptique, si prudent qu'il n'hésite pas à écrire : « Je serais opposant dans une société dite libertaire. »

Sans nier que l'anarchie est un but qui recule et vers lequel on tend perpétuellement en dehors de tous les systèmes et de toutes les organisations sociales, je suis de ceux qui estiment que cette évolution ne pourra se faire réellement qu'à partir d'une transformation sociale qui garantira la possibilité de cette évolution.

Jusqu'à là, les diverses formes autoritaires qui se succéderont se mettront toujours en travers de tout progrès et de toute proposition.

C'est pourquoi à l'inverse de Bontemps je m'efforcerais d'être participant à une société dite libertaire, quand ce ne serait que pour l'orienter en sorte qu'elle le soit réellement.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur répond à des objections ou critiques que lui ont faites des camarades.

Dans la réponse à Arru, une double erreur m'apparaît : la première c'est de confondre autorité et compétence, celle-ci conférant à certains individus dans un certain domaine la responsabilité des tâches dont ils sont capables ; la seconde est d'envisager une utilité quelconque à un gouvernement dont le rôle n'est et ne peut être que parasitaire, et de ne pas mesurer la distance qui le sépare des communes, municipales et syndicats en rapport constant avec les masses et dont le but et la tâche découlent des besoins de celle-ci.

Dans la réponse à André Thérive je lis cette affirmation : « L'anarchie n'est et ne peut être qu'une philosophie du comportement personnel. »

Or pourquoi Bontemps, qui nous a dit plus haut que « n'est pas anarchiste qui n'est pas disponible », n'est-il pas lui-même assez disponible, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse pour concevoir un anarchisme servant de base au social et débordant la notion d'une simple vue de l'esprit.

Est-ce au nom de constatations biologiques, indiquées au cours du colloque qui clôt l'ouvrage, et dans lequel il nous rappelle l'intransmissibilité des caractères acquis et l'invariabilité de nos gènes depuis les origines ?

Mais peut-on, avec certitude, établir des rapports entre des éléments matériels constatables et les notions de bien et de mal essentiellement subjectives et variables ?

C'est Ch.-A. Bontemps lui-même qui me répond :

« Il est excellent que cette éthique se réfère à des données scientifiques, mais elle va plus haut. La conception d'un « moi » essentiel qui veut s'agrandir et se dépasser aboutit à un altruisme de fait qui n'est ni métaphysique ni moralisateur. »

Ce « moi » ne suffit-il pas à nourrir la perspective d'une société où l'intérêt individuel et collectif confondus, les hommes pourront vivre ensemble avec un bénéfice pour chacun de cette connivence, l'égoïsme ayant pris ainsi que le développe Ch.-A. Bontemps sa forme la plus haute et la plus complète : l'altruisme.

Maurice LAISANT

Tels qu'en eux-mêmes !...

Les signes de décadence d'une société ou d'un groupe de pression au sein de cette société sont multiples et facilement discernables. Cependant, il n'en existe pas de plus caractéristique que le « dévoiement » intellectuel de la jeunesse qui se réclame de cette société ou des forces qui de l'intérieur tentent de l'aménager. Et l'on peut dire qu'alors majorité comme opposition sont caractérisées par un même phénomène : « la débandade de forces nouvelles qui normalement devraient les revivifier ».

Et il n'existe pas de démonstration plus probante de cette loi de dégénérescence que l'éclatement doctrinal des groupes de jeunes se réclamant d'un marxisme qui dans de nombreux pays a construit une société qui n'a pas pu digérer l'économie dont Marx et Engels l'avaient dotée.

Prématurément vieilli par des efforts intellectuels ou physiques qui se sont soldés par des échecs retentissants, le marxisme s'est engagé sur la pente qui le conduit à la décadence, et cette décadence s'accélère et se concrétise par l'éclatement et la dispersion des forces neuves qui après s'être retirées se dissolvent jusqu'à disparaître dans la confusion et dans l'anecdote.

Parti communiste, parti socialiste sont aujourd'hui intégrés à une société qu'ils n'ont plus l'ambition de détruire, mais dans laquelle ils veulent s'introduire pour s'y fondre, quitte à lui apporter quelques modifications de détail destinées à faciliter l'opération. Le mouvement trotskyste, qui fut le dernier effort du marxisme pour s'extraire de la vase, reste la dernière étape des jeunes carnivores décidés à se mettre à table devant l'assiette au beurre de la politique et c'est à partir de là qu'on voit le phénomène de dégénérescence se dessiner.

Venus du parti communiste ou du parti socialiste (ou plutôt de leurs filiales, les organisations de jeunes étudiants), à moins qu'ils ne viennent directement des organisations syndicales de jeunes, après un bref passage à l'organisation trotskyste, trop sérieuse pour ne pas les vomir nous voyons ces Rastignac de quartier Latin constituer des groupuscules à vocation doctrinale, sortir un torches-fesses ronéotypé et si la

combine réussit sur papier glacé faire leur apprentissage de pisse-copie.

Regardez-les bien, étudiants ou professeurs en disciplines indéterminées, tous sont révolutionnaires, ou plutôt la révolution c'est leur chose... Monsieur ! Bien sûr, l'étude des masses qui est devenue leur spécialité se fait au cinéma de façon à ne pas attraper de puces. La conclusion de ces études prend des formes littéraires bizarres qui sont le propre des sectes confinées au langage ésotérique par le bouillonnement d'une pensée claustrée dans une cage trop étroite.

Conscients de leur impuissance, leur action publique sera nulle. En revanche, toute la hargne accumulée par leur échec se tournera contre leurs anciens patrons. La notoriété qu'ils sont bien incapables d'obtenir par leurs luttes quotidiennes en faveur de la révolution, ils essaieront de l'atteindre par la calomnie ou le mensonge. Plus l'objet de leur fiel sera connu, plus leur espoir

par Alfred LIRON

du coup d'éclat rentable sera grand. Et si, enfin, à défaut de la révolution, ils obtiennent la notoriété ils deviendront des Jean Cau... Alors fini le verbalisme révolutionnaire, l'heure des choses sérieuses viendra. Finis les titres ronflants en iste, comme fumiste. Finis les qualificatifs accolés au mot noble. La société bourgeoise laisse sur le pas de sa porte une auge où tous ces brillants sujets se presseront pour barboter. Un exemple me demanderez-vous ? Ça tombe bien.

J'ai devant moi un opuscule dont je tairai le nom pour ne pas lui faire la publicité dont il se nourrit. Les bougres, qui opèrent à domicile, sont des révolutionnaires, des vrais. La révolution est à leurs pieds. Dans un premier jet et au hasard, ils traînent quelques passants dans la boue. Mais la révolution, n'est-ce pas, ça se fait avec des purs. Voilà, chez eux aussi il y a des impurs. Qu'à cela ne tienne, adjectifs au poing, ces cloches se volent réciproquement dans les plumes. Ils s'y connaissent, on ne peut le nier. C'est de la belle ouvrage. Entre deux affirmations péremptoires sur la révolution. Qui gagnera ? Les paris sont ouverts.

Ne croyez pas que l'activité de ces crétiens s'arrête là. Ils ont ouvert une rubrique où ils nous informent des personnages qui leur ont demandé audience et qu'ils ont refusé de recevoir. Car, paraît-il, il existe des cintrés qui désirent voir ces cocos. Pour leur botter le cul, peut-être ?

Mais minute (sans jeux de mots), passons aux choses sérieuses. Deux de ces guignols nous informent que leur éditeur se fait tirer l'oreille pour publier leurs œuvres essentielles. Pleurnicherie, chantage ? Pas folles les guêpes. La révolution, c'est bien joli, mais il faut bien s'occuper de sa situation...

Dégénérescence du marxisme qui en est à l'heure des Rastignac en papier goudron. Bien sûr ! mais alors que ce marxisme crève en emportant avec lui sa vermine.

Une date à retenir :

DIMANCHE 3 MARS

Fête annuelle des

« Amis de Sébastien Faure »

Le Groupe d'Asnières

organise une

CONFERENCE PUBLIQUE

VENDREDI 2 FEVRIER 1968,

à 20 h 30

Salle
du Centre Administratif

place de la Mairie, Asnières

Sujet :

**LE DESARMEMENT
UNILATERAL**

par Jean GAUCHON

L'ORGANISATION TRIBALE EN AFRIQUE NOIRE AVANT LA COLONISATION EUROPEENNE

Beaucoup d'Européens croient encore que l'Afrique au sud du Sahara n'a pas d'histoire en se fiant à l'absence de monuments, d'écrits ou autres.

Pourtant, il y a cent ans à peine, des explorateurs partis de l'Afrique du Sud se trouvèrent en présence d'un groupe important de ruines, vestiges d'une civilisation inconnue et disparue et qu'on appelle le grand temple de Zimba-Boué. Longtemps on a cru que cet ouvrage a été l'œuvre de colons, blancs ou jaunes, disparus depuis lors.

Pour le Blanc du XIX^e siècle, le Noir était un être inférieur tout juste bon à garder le troupeau.

Il est vrai que la vie toute simple du village peut paraître trompeuse : pauvre, sans ferment, à peine rattachée à la case à palabres.

Depuis, ces théories sont apparues erronées et on a découvert parmi des populations une sociologie bien en avance sur les philosophes socialistes et anarchistes du XIX^e siècle.

Riche évolution sociale basée sur l'harmonie des rapports et non sur le fulgurant progrès des techniques. Basil Davidson, africaniste de grand renom, a su analyser dans son ouvrage « Les Royaumes Africains » paru dans la Collection Time-Life, les divers systèmes qui existent encore de nos jours dans certaines régions d'Afrique. Cependant, il se garde bien de les baptiser communautés socialistes ou anarchistes, préférant leur donner une vérité historique, ce qui ne change rien à la réalité.

Il est assez intéressant d'observer dans certaines tribus, bien que géographiquement très distantes les unes des autres,

des mœurs, des coutumes, des structures identiques.

Mais pour revenir aux Européens du XIX^e siècle tel l'Anglais Samuel Baker qui traversa la Haute-Egypte en 1860, observa les Dinkas, de beaux hommes qui vivaient, ô scandale !, tout nus, ne possédant que quelques ustensiles en fer et s'abritant dans des huttes en terre sèche. Ce qui fit écrire à Baker : « ils sont moins nobles que des chiens, ils ne connaissent ni gratitude, ni pitié, ni sens du sacrifice ». De vrais libertaires en quelque sorte...

Par la suite, d'autres voyageurs visiteront les Dinkas. Ils se montrèrent moins « durs » que Baker mais l'absence de chef les déconcerta. Bigre ! Chez ces peuples, pas de roi, pas de cour et pas davantage de gouvernement. Les Anglais, voulant mieux coloniser leurs sujets africains, mirent sur la piste des anthropologues pour rechercher, faute de chefs, des personnages influents. Les travaux de ces érudits démontrèrent qu'il existait de solides liens sociaux basés sur la fraternité, système où tout individu, jeune ou vieux, accouplé ou célibataire, fait partie d'une action sociale concertée. Heureux hommes !

Les Hyakyasas, habitants la Tanganie, accordent une grande importance eux aussi à la camaraderie qui naît autour des feux de camp, en de joyeuses conversations entre égaux, dans de grands repas qui apparaissent pour eux le meilleur moyen de s'exprimer et d'éduquer son prochain.

Les savants se posèrent la question : Comment ces sociétés arrivèrent à survivre en s'opposant parfois à d'autres

communautés plus policées ou régies par des structures assez « classiques » ?

Pour l'Africain la guerre était un malheur qu'il fallait éviter à tout prix. Quelle sagesse ! Ainsi pour les Tallensis, peuplade de l'actuel Ghana, la guerre était un « péché ». Seules, des injures graves permettaient des opérations de représailles qui se limitaient à consommer les provisions de l'adversaire sur place. Défense de ramener du butin.

Le système social reposait sur des bases simples, nous prouvant une fois de plus que sans autorité on peut faire respecter les choses et les individus, l'équilibre s'établissant sur la limitation des responsabilités grâce à un contrôle interdépendant et des dispositifs de compromis. Personne ne peut lever des impôts ou ordonner des corvées !

L'organisation était tellement indiscernable de l'extérieur que les Anglais crurent à l'existence de tout système social chez les Tallensis.

Mais le trafic d'esclaves apporta de profondes brèches, divisant les familles, chassant les peuples de leurs terres et les forçant à s'adapter à un mode de vie auquel les Africains n'étaient pas préparés.

C'est ainsi que les Européens trouvèrent l'Afrique du XIX^e siècle en plein chaos, et ils en conclurent un peu rapidement que l'organisation sociale n'avait jamais existé sur ce vaste continent, alors que certaines parties de cette terre avaient atteint la perfection.

« Les Royaumes Africains », un ouvrage à compulsuer !

Alex BRIANO.

LES CLOCHES DE NOËL

par Suzy CHEVET

L'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions. Pour les fêtes de fin d'année, la radio et la télévision n'ont manqué ni de bonnes intentions, ni de vedettes... Les résultats sans être désastreux n'ont pas justifié les ambitions des programmeurs.

Evidemment, nous avons eu le festival Gérard Philipe, mais, convenons-en, l'artiste de théâtre fut souvent supérieur et plus captivant que dans les nombreux films qu'on lui fit tourner et un déroulement d'œuvres même excellentes, mais axées sur une vedette si extraordinaire soit-elle, peuvent dans certaines circonstances paraître longues...

Le public aime la « cape », l'« épée », le « panache », les robes à paniers merveilleusement décollées; bref, le public aime le romantisme et les films en costume d'époque et, en particulier, en période de fêtes hivernales où la souvenance des bons moments de notre enfance envahissent notre cœur et notre mémoire. Lui en donner pour cette fin de décembre était une bonne idée, encore qu'il eût été judicieux de choisir dans le « fonds », une nourriture intellectuelle plus consistante que la « Bouquetière des Innocents » interprétée par d'excellents comédiens mais qui n'en reste pas moins un navet.

Certes nous avons eu un Eroll Flynn et ses voiliers, Garry Cooper et ses Indiens empanachés accompagnés comme il se doit d'un cortège de bons sentiments et d'esprit moralisateur à profusion...

Puis ce fut le début d'un film à épisodes où nous voyons le jeune Jean de la Tour Miracle aux prises avec la belle Corisande, les huguenots, les papistes...

Attendons encore quelques épisodes pour émettre un jugement... En fait, tout cela reste un peu maigre, un peu mièvre...

Enfin le music-hall, ce tonus indispensable à tout programme de télévision. A son sujet le mystère reste entier et la révolte gronde de plus en plus : comment ose-t-on présenter de pareils personnages au filet de voix presque imperceptible, telle Françoise Hardy ou encore quelques jeunes garçons dont le talent réside dans des gesticulations ahurissantes, des vociférations incroyables et qui émettent des sons inaudibles... Comment peut-on penser que ces exhibitionnistes puissent intéresser les auditeurs à part quelques snobs ou désaxés...

Comment peut-on oublier qu'il existe des Catherine Sauvage, Barbara, Cora Vaucaire, Francesca Solleville, Rosalie Dubois..., des Brassens, des Ferré, des Ferrat, des Fanon, Gougoud, Lemarque, etc.

C'est incroyable...

Dire qu'il faut payer 10 000 anciens francs annuellement pour entendre à longueur d'ondes de pareilles inepties et avaler tant d'injustice!

Mais quand donc pourra-t-on nous débarrasser de ces loqueteux programmeurs?

Je conçois qu'il faut donner une place aux jeunes talents naissants. « Le jeu de la chance » est une très bonne chose et, ma foi, très intéressant à suivre; quelques séquences pour ceux qui veulent essayer de faire carrière ont également leur place et ne manquent pas d'intérêt, mais il est intolérable de croire que les programmes de variétés et music-hall appartiennent aux Françoise Hardy, Sylvie Vartan et consorts bien que les sons qu'elles émettent aient du mal à être entendus même en prêtant consciencieusement l'oreille.

Nous savons que les chansons ont un emploi du temps chargé et qu'on ne peut pas toujours les programmer quand on le désire, mais on semble oublier qu'il existe une pléiade d'artistes talentueux et populaires qui aimeraient qu'on fasse appel à eux dans les émissions de variétés, de music-hall. Il y en a de nombreux qui font les beaux soirs de Bobino, il y en a de nombreux qui font le prestige de cabarets renommés pour leur programme intelligent et sans faille, il y en a de nombreux qui font le succès des multiples galas organisés par les sociétés ou les groupements. Oui, il y en a de nombreux qu'on serait tellement heureux d'entendre et de voir quelquefois sur notre petit écran...

Que nous réservent les programmes du Nouvel An?

Au moins pouvons-nous espérer qu'ayant ingurgité tant de bondieuseries pendant ces derniers jours, ayant eu notre ration pour longtemps, que ces messieurs passeront à un autre genre d'exercice plus tolérant.

★ THEATRE

NOUVEAU REPERTOIRE
POUR LA COMEDIE
FRANÇAISE

Le Théâtre Français essaie depuis quelque temps d'inscrire des pièces d'auteurs « vivants » à côté des habituels Classiques. Est-ce un plan de modernisation? Les matinées étudiantes et les soirées en tenue de rigueur ne sont certainement pas suffisamment rentables. Peut-être recherche-t-on un nouveau public...

Cette année, le Français invite un poète libanais en présentant « L'Emigré de Brisbane » de Georges Schéhade.

Dans le cadre d'un village de Sicile, un homme riche est venu mourir. On sait qu'il a eu un fils secret qui doit hériter. La trame est posée et toute la vie du village est bouleversée. Le doute vient assaillir trois maris qui craignent après coup pour leur honneur, et la perspective de la richesse trouble l'esprit de l'un d'eux. Barbi, homme pauvre habitué à travailler très dur. Sans prévenir, la mort s'installe, dans la corruption et dans l'honneur lavé.

Est-ce une pièce dramatique? Non, on sent vibrer la joie de vivre et la poésie irradie Des choses et Des hommes. La lune, la nuit et le vent sont le prétexte à de jolies métaphores. Il se dégage du langage, du décor et des personnages une lumière douce qui reconforte l'esprit. Il faut ajouter que le suspense dure jusqu'au dernier tableau. La curiosité du spectateur est satisfaite d'une façon très surprenante et charmante de poésie.

C'est un spectacle qui permet de passer une agréable soirée en compagnie de bons et dynamiques comédiens.

Jacqueline ROTOT.

★ CINÉMA

O, SALTO

Chaque jour trois cents Portugais entrent clandestinement en France. Les raisons? Chacun les connaît. C'est la pauvreté économique du Portugal et la dictature fasciste qui y règnent; ces deux raisons étant d'ailleurs très liées.

Chaque jour 300 Portugais entrent clandestinement en France. C'est une fuite vers un inconnu paradisiaque. Quand on n'a rien on espère beaucoup. Et puis c'est la triste réalité : en France chômage, mépris de la part des indigènes, exploitation par ces derniers, exploitation également par les Portugais « installés ».

Chaque jour 300 Portugais entrent clandestinement en France. Ils crèvent sous nos yeux, comme les Nords-Africains, les Noirs et les autres, y compris les Français, qui n'ont pas connu la chance d'être « bien nés ».

Chaque jour 300 Portugais entrent clandestinement en France. C'est « O, Salto » (le saut) un film qu'il faut voir. Sobre, discret, mais qui vous bouscule et vous gifle, ou alors c'est que vous n'avez rien dans le ventre. L'exploitation de l'homme par l'homme? On voit, si cela en était besoin, que c'est une réalité. La misère? Elle nous désarçonne. Il faut voir les bidonvilles, il faudrait y vivre même pour savoir ce que c'est réellement.

Ce jeune Portugais perdu, on a envie de le prendre par la main et de l'inviter chez soi. On voudrait pouvoir tuer tous ces salauds qui profitent des situations les plus lamentables. Et c'est là qu'on se rend vraiment compte que la Révolution Sociale, il faut la faire. Car en fin de compte, O, Salto, c'est une prise de conscience.

Michel CAVALLIER.

Serge REGGIANI

par Jean-Ferdinand STAS

L'académie du disque français vient de décerner son grand prix 1968 à Serge Reggiani pour son grand 33 tours (disque Jacques Canetti, 48 819 Médium).

Au fil des tours, on perçoit le souci de l'interprète de faire de l'impeccable. Le choix des chansons et la justesse des textes préliminaires démontrent éloquentement le bon goût et l'intelligence de Serge Reggiani.

Ce n'est certes pas un hasard si l'on ne trouve rassemblés dans cet album que des noms qui nous sont chers à bien des titres. Albert Vidalie écrit peu de chansons mais s'il a la chance de rencontrer Stéphane Goldmann pour faire « Actualités » avec Yves Montand pour interprète, cela fait un succès. Cette fois avec « Les Loups sont entrés dans Paris », sa chance est d'avoir L. Bessières qui fut aussi le compositeur des « Saltimbanques » d'Appollinaire et Reggiani comme porte-parole. Le grand Boris Vian qui traversa la vie comme un météore trouve ici dans « La Vie c'est comme une dent » un musicien fidèle : J.-J. Robert et dans « Quand j'aurai du vent dans mon crâne » un Serge Gainsbourg qui ne le trahit pas. Pour « Le Déserteur », Reggiani nous le restitue tel qu'il fut écrit et que Boris Vian nous le donna un soir de fête au Moulin de la Galette.

Georges Moustaki ne nous est pas non plus inconnu, nous eûmes il y a bien longtemps la chance de le voir débiter dans un gala pacifiste aux « sociétés savantes ». Ce garçon, qui ne se soucie d'aucun tabou, écrit des choses courageuses, ici Reggiani détaille « Sarah », « Ma liberté » et « Fleurs de méninges » dont les paroles sont d'Emile Noël que notre ami Francis Claude lança il y a

quelques années dans l'aventure radio-phonique. J.-L. Dabadie et J. Datin ont écrit « Le Petit Garçon » dont le pathétique Reggiani a fait un petit chef-d'œuvre. « L'Hôtel des rendez-moi ça » de J.-P. Moulin est aussi magistralement servi par l'interprète. Quant à « Paris ma rose » de notre cher copain Henri Gougoud, c'est une chanson qui étreint fort nos cœurs libertaires.

On ne pouvait rassembler sur un seul disque plus de qualité et d'amitié. Ajoutons que le patronage de Baudelaire, Jacques Prévert, Apollinaire et Rimbaud renforce encore s'il le faut la densité poétique de l'ensemble.

Serge Reggiani que tout le monde connaît comme comédien au théâtre et surtout au cinéma, donne au mot interprète un sens nouveau et profond, il est en passe d'en devenir un de premier plan au music-hall. La chanson ne peut qu'y gagner.

Un lecteur de Normandie m'adresse une coupure de la revue « Pourquoi? » accompagnée d'une lettre où explose sa colère contre le signataire de l'article en cause, un certain Roland Varouge. Dans la rubrique « un mois de chanson », ce monsieur s'en prend à Léo Ferré qui pour lui a tort d'avoir vieilli et serait en quelque sorte jaloux de la jeunesse de Mireille Mathieu. Je pense qu'il est inutile de répondre à ce petit monsieur. Qu'il sache seulement que Léo Ferré, qu'il juge « parvenu », nous a demandé de passer sous silence son dernier disque sorti chez Barclay. Nous avons eu bien du mal à ne pas dire tout le bien que nous en pensons. Qu'il sache aussi que le « vieux gladiateur » n'a pas dit son dernier mot dans cette affaire.

★ POÉSIE

FLAMMES

par Maurice LAISANT - (Edition La Rue)

Dans sa collection « Culture - Musique - Poésie », les Editions La Rue viennent de faire paraître un ouvrage de poésie de notre camarade Maurice Laisant, l'auteur, mélancolique, « annonce la couleur » lorsqu'il écrit :

*Quelque écolier rêveur, las du même décor,
Taquine-t-il encore une muse indocile,
Quand les réalités se vendent à poids d'or?*

Pour planter son décor Maurice Laisant a fait appel à une sensibilité que la révolte pince pour en tirer des notes graves ou tendres qui composent son univers. Il chante les saisons, les éléments, l'obsession et ses vers charrient la nostalgie des étés luxuriants, des âges paradisiaques, des lendemains construits de rêves nobles. Ecoutons-le...

*Terrible vent, voix lointaine qui pleure
Dans mon silence, écho de l'inconnu,
Ton sifflement, qui m'orchestre chaque heure,
Emporte un peu de mon cœur triste et nu.*

Mais la muse du poète n'oublie pas les multiples activités de la vie sociale et sous le titre de « Révolte », Maurice Laisant a réuni trois poèmes de combat. L'un « Le Drapeau » fut publié dans notre journal. Avec vigueur il dénonce le mythe qui dévore l'homme depuis les temps les plus reculés. L'indignation soulevant le poète lorsqu'il s'écrie :

*Quand les moissons de croix peuplent encore la plaine
Avons-nous oublié déjà son âcre haleine?*

Dans une autre pièce, il évoque les prisons à travers les barreaux desquelles entre l'été parcimonieux.

*O Juin mois bienheureux, où le sang et la sève
Coulent plus forttement, où dans les soirs plus longs
Les fleurs en se mourant jettent des pâmoisons,
Où le chant des amants se répète et s'élève.*

Pour ce beau recueil, Maurice Laisant a obtenu le Prix Charles Baudelaire. Bien sûr, nous savons tous que le laurier n'a d'autres mérites que d'attirer l'attention sur une œuvre qu'ensuite le lecteur juge en toute indépendance. Mais encore faut-il que ce lecteur connaisse cette œuvre. En couronnant « Flammes », le jury a porté à la connaissance du public un ouvrage qui fait à la fois honneur à celui qui l'a écrit et à ceux qui l'ont inspiré.

Maurice JOYEUX.

Un disque à écouter
(33 tours)

Serge REGGIANI

Editions Polydor

Prix : 27 F

Un 33 tour, Editions La Rue
Albert Camus

« La Révolte et la Mesure »

par Maurice JOYEUX

Prix : 19 F



LES RENTRÉES D'OCTOBRE

De Pierre HULIN

(Editions Gallimard)

Voici un livre qui réjouira tous ceux qui n'ont pas oublié ce que la liberté doit au corps enseignant qui fut, pendant le premier quart de ce siècle, le grand éducateur du pays. Bien sûr, les temps ont changé; les appétits électoraux des partis, la loi Bérenger, la faiblesse des uns, la jobardise des autres ont fait perdre le terrain que l'instituteur laïque avait gagné sur l'obscurantisme. L'idée qu'on se faisait de l'instituteur a également évolué. Pourtant Pierre Hulin a entrepris de nous conter une histoire récente d'un instituteur laïque.

Nous sommes en Vendée où les traditions sont tenaces. En 1958 — disons que c'était hier — un jeune instituteur, par désespoir d'amour, se fait muter dans un bourg où l'école publique est désaffectée. Toute la jeunesse fréquente l'école privée tenue par « les pères ». Les bâtiments publics tombent en ruines; le châtelain, le maire, le curé se liguent contre l'intrus qui prétend faire revivre une école que chacun s'est ingénié à faire disparaître.

Aidé par Claudine, fille d'un paysan et par un cheminot, l'instituteur va entreprendre une dure remontée. Pour que sa classe vive, pour que l'inspection générale permette la continuation de l'expérience, il faut un minimum d'élèves qui justifieront le budget de cette école du pauvre. Et c'est la lutte sournoise et constante entre l'école et les tyrans du village. L'école, enfin, obtiendra un sursis d'un an pour poursuivre l'expérience. C'est sur ce mince espoir que se ferme ce beau livre.

En réalité, l'anecdote est mince, la trame romanesque classique. Ce qui en fait sa qualité, c'est justement ce cheminement obstiné et quotidien d'un homme moyen, courageux, mais sans génie particulier, simplement obstiné à gagner pour l'école publique une partie perdue d'avance. Ce quotidien même eût pu être ennuyeux... Le talent de Pierre Hulin le fait passionnant.

A défaut d'un grand prix, le tonus de ce livre étant trop fort pour la santé fragile des membres des grands jurys, celui-ci aurait valu d'être l'objet d'une distinction des organisations laïques auxquelles il apprend qu'un combat n'est jamais perdu.

JE T'AIMERAI SANS VERGOGNE

De Jean-Pierre CHABROL

(Editions Gallimard)

Voici un roman d'amour de notre ami Chabrol. L'histoire est passionnante avec juste ce qu'il faut de naïveté et de violence pour la rattacher aux grands classiques du genre; la conter la déflorerait, il suffit de savoir qu'il s'agit là d'un de ces amours de tragédie, rendu impossible par les conventions. Mais le romancier est astucieux et l'œuvre de chair s'accomplira de façon que la morale, soutien des familles, soit sauvegardée. Comme il se doit la conclusion est tragique et aucun des grands romantiques, à commencer par Hugo, ne l'aurait désavouée.

Mais je vois que je risque de vous donner une fausse idée du livre de Chabrol. Ces histoires dramatiques qui furent le fonds où puisèrent les grands écrivains qui survécurent à la mode de leur époque ne prennent leur valeur que par la morale que le lecteur en retire et par la manière dont elles sont contées.

Elle est contée cette histoire par Chabrol, c'est-à-dire qu'on y retrouve cette vivacité de ton, cette truculence, cette poésie populaire qui sont l'art de ce conteur d'histoires, de cet écrivain, un des premiers de son époque. Les personnages sont dessinés avec force, l'anarchiste Ruiz comme le douanier Palomi sont plus vrais que nature. La haine recuite qui les oppose farouchement est devenue pour eux une seconde nature, elle est indispensable à leur équi-

libre; elle est tendresse en ce sens qu'elle berce tous leurs rêves. Nièvés et Pascal, nouveaux Roméo et Juliette, paieront le prix de cette haine particulière. Enfin comme dans ses autres livres, Chabrol oppose dans cet ouvrage, l'homme libre au clan et même dans la défaite et dans le malheur, c'est la liberté qui a la part du lion.

On se demande pourquoi cet excellent roman est passé à côté d'un grand prix littéraire de fin d'année. Il est vrai qu'il est clair, bien écrit et qu'il s'agit d'une histoire cohérente. Ceci explique certainement cela. Dommage pour les jurys car pour Chabrol, il n'a vraiment pas besoin de prix.

COLLECTIONS « LIVRES DE POCHE »

■ **L'aventure de la vie**, par Robert Taquet (L.P.). Voilà un livre remarquable que tout lecteur devrait avoir dans sa bibliothèque. Robert Taquet a entrepris de rassembler toute la connaissance des origines de la terre et de la vie dans ces pages qui se lisent d'un seul trait. Nous voyons défiler devant nos yeux éblouis tous les êtres de la création en route vers l'humanisation. Des espèces disparaissent, d'autres se recréent, toutes issues de ce limon qui en se solidifiant sera un jour ce que nous appelons la terre. Voilà un livre qui devrait pénétrer dans toutes les écoles. Je n'en connais pas de plus propre à balayer toutes les rêveries religieuses qui empoisonnent l'humanité depuis des millénaires.

■ **Les Somnambules**, d'Arthur Koestler (L.P.). Le projet de Koestler est ambitieux. Il entreprend de nous conter dans cet ouvrage toutes les variations de la philosophie de l'astronomie, depuis l'antiquité jusqu'à Newton. Mais son propos est encore plus riche lorsqu'il met en évidence la déroute de la logique dans la marche vers la connaissance et la part de la religion dans les temps morts qu'elle imposa à l'évolution scientifique et philosophique. Cet ouvrage a l'avantage de vous faire saisir également le frein que furent les systèmes de Platon et d'Aristote qui entravèrent la marche à la connaissance du Cosmos que Pythagore avait pressenti en affirmant un des premiers que la terre était ronde.

■ **Léonard de Vinci**, de Kenneth Clark (L.P.). L'auteur confronte l'homme avec la légende et l'homme ressort à son avantage de cette confrontation. Esprit universel Léonard de Vinci est le symbole de cette Renaissance qui se retourne vers l'antiquité pour en extraire le suc. Bien sûr, comme toujours dans ces cas-là, l'histoire écarte les légendes qui n'ajoutent rien à la gloire de l'artiste et nous apprenons sans consternation que Léonard de Vinci ne fut pas le grand ingénieur militaire qu'on nous présente trop souvent et que dans ses « découvertes » la part du rêve fut souvent supérieure à la technique.

■ **Cheminadour**, par Marcel Jouhandeau (L.P.). Le livre de poche, en faisant paraître l'œuvre de Jouhandeau, va révéler au grand public un des plus grands écrivains de notre génération. Son art, tout de subtilité, le place entre Gide et Leclercq. Qu'on ne s'attende pas d'ailleurs à trouver dans cette œuvre, toute de subtilité, autre chose qu'une morale élastique et une écriture éblouissante. Mais ce qu'on y trouve suffit pour le plaisir de tous ceux pour qui la lecture est un vice.

■ **La nature du Prince**, par Roger Peyrefitte (L.P.). Une nouvelle fois, Peyrefitte s'est servi du cadre de la Renaissance pour nous conter une de ces histoires scabreuses dont il a le secret. La cape, le panache, la grandeur enveloppent cette histoire dont la morale relève à la fois du cardinal Bembo et de Machiavel. C'est dire tout le plaisir qu'on peut y prendre.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez 3, rue Terraux, Paris (11^e) C.C.P. Paris 11289-15 Téléphone VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 2 F au prix indiqué.)

HEURES D'OUVERTURE de notre Librairie, 12 heures 30 à 19 heures 30 Samedi de 10 à 19 heures 30 Fermeture dimanche, lundi et jours fériés

ROMANS

- PIERRE HULIN : Les Rentrées d'octobre 12 (Edit. Gallimard).
- JEAN-PIERRE CHABROL : Les rebelles 20 La gueuse 20 L'illustre fauteuil (Editions Gallimard) 16 Je t'aimerai sans vergogne. 15
- MAURICE PROT : Le roi des rats 19
- ROGER GRENIER : Le palais d'hiver 12,50
- MAURICE JOYEUX : Le Consulat polonais 6,20
- ARISTIDE BOCHOT : Les jeunes ont raison 7
- VICTOR KONETSKI : Du Givre sur les fils 20 (Editions Julliard).
- BERNARD DIMEY : Aussi français que vous. (Ed. Calmann-Lévy), prix 9,30
- GEORGES NAVEL : Chacun son royaume 12,50 Travaux 4,50 Parcours 6,50 Sabie et limon 9,50
- STEPHEN MAC SAY : La vivisection, ce crime .. 6 Propos sans égards 20
- RENE MICHAUD : J'avais vingt ans (Editions syndicalistes) 15
- VICTOR SERGE : Les Révolutionnaires 39 Mémoires d'un Révolutionnaire 19

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

- EMILE ARMAND : Sa vie, sa pensée, son œuvre 15

- PIERRE BESNARD : Le monde nouveau 4,50
- CH.-A. BONTEMPS : L'anarchisme et le réel .. 10 L'homme et la liberté 8 L'homme et la race 5 L'homme et la propriété .. 5
- LOUIS LECOIN : Le Cours d'une vie 16
- SEBASTIEN FAURE : Mon communisme 6 Propos subversifs 6 Mon opinion sur dieu 4 La fin douloureuse de S. Faure 4

Vient de paraître : L'INDIVIDUALISME SOCIAL Résumé et commentaires de Ch.-Aug. Bontemps (Editions « Les Cahiers Français ») Prix : 3 F

- PROUDHON P. J. : Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition, un fort volume) 25 De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 25 De la capacité politique des classes ouvrières .. 25 Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété 25 La révolution sociale démontre par le coup d'Etat du 2 décembre .. 25 Idées générales de la révolution du XIX^e siècle .. 25 Contradictions politiques .. 25 Philosophie du progrès .. 25 Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 tomes) 40 Confessions d'un révolutionnaire 25 Carnets (2 tomes) 50 Œuvres choisies (Collection Idées) 4,80 Qu'est-ce que la Propriété ? (Collection Garnier-Flammarion) 3,85
- RUSSEL F. : L'affaire Sacco-Vanzetti .. 23
- STIENER : L'unique et sa propriété .. 24

ECRITS SUR L'ANARCHISME

- DANIEL GUERIN : Ni dieu, ni maître 44 L'anarchisme (Idées N.R.F.) 3
- JEAN MAILTRON : Tome IV du dictionnaire du Mouvement ouvrier français 57

SEXUALITE

- BONTEMPS CH. A. : La femme et la sexualité .. 10
- LORULOT : L'éducation sexuelle et amoureuse de la femme. 7,50
- RYNER H. : L'amour plural 10
- STONE : L'éducation du couple 13

LIVRES RECOMMANDES AUX MILITANTS

- (Editions ouvrières). A se procurer à notre librairie ERNESTAN : Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche Ouvrière, collection « Comprendre ») 6

JAURES ET SES DETRACTEURS par Alexandre CROIX (Editions Vieux-Saint-Ouen) Prix : 30,83 F

- MATHILDE NIEL : Psychanalyse du Marxisme (Courier du Livre) 14
- MAURICE DOMMANGET : La Chevalerie du Travail française 14,20 Histoire du drapeau rouge 30 Histoire du Premier Mai. 8 Proudhon, Educateur socialiste 1

DEUX PASSIONS S'AFFRONTENT Préface de Léonide MOGUY par Frédéric FORTOUL-GARDEL (Edit. : Promotion et Edition) Prix : 14 F

JULIEN TEPPE : L'Idole Patrie (Editions du Centre) 21

LA REVOLUTION ET LA GUERRE D'ESPAGNE de Pierre Bruné et Emile Témine (Edit. de Minuit) Prix : 30 F

POESIE

FLAMMES par Maurice LAISANT (Editions La Rue) Prix : 6 F

CLAUDE KOTTELANNE : Le Mauvais Sang 3 Le Chien de garde 6 Comment dire ce peu 9

Vient de paraître : LA TOUR DE FEU Cahier 95-96 Les mots sauvés Prix : 6 F

A la librairie vous trouverez les œuvres complètes d'ALBERT CAMUS

BROCHURES

- GASTON LEVAL : Humanisme libertaire 3
- MAURICE FAYOLLE : Réflexions sur l'anarchisme 2,50 L'organisation fédéraliste libertaire 1
- RENE FURTH : Formes et tendances de l'anarchisme 4,50
- MAURICE JOYEUX : André Breton ou Le chemin parallèle 1 Albert Camus 1

Vient de paraître : Une grande figure Paul ROBIN par Jeanne Humbert (Editions La Ruche ouvrière) Prix : 3 F

DISQUES

Vient de paraître : Les derniers disques de Léo Ferré FERRE chante Baudelaire (en coffret de 2 disques (33 tours) Editions Barclay Prix : 50 F

- En exclusivité ROSALIE DUBOIS : Les enfants d'Hiroshima (45 t) 10
- JEAN JONAS : 2° 33 t 27
- GEORGES BRASSENS : Tous ses 45 t 9,25 Tous ses 33 t 25,70

Disques L.M.C. Jacques BRICE : Poèmes d'aujourd'hui et de demain Prix : 9 F

- LEO FERRE : Récital à l'Alhambra 27 Récital à l'A.B.C. 27 FERRE 64 27 FERRE chante Rimbaud et Verlaine 50
- SEBASTIEN FAURE : Vous parlez 8 La naissance et la mort des dieux 10
- CH.-A. BONTEMPS : L'éloge de l'égoïsme 15
- MAURICE JOYEUX : Albert Camus 19 (Editions La Rue).

POLITIQUE POUR LE VIETNAM

Mais d'abord que savons-nous sur le Vietnam ? Rien d'autre que ce que notre sensibilité nous révèle lorsqu'il est à la fois question de guerre et de politique. Là-bas sur cette presqu'île où la civilisation n'a pas encore effacé l'épaisse toison de verdure qui chauffe et fertilise l'écorce terrestre, des hommes meurent par grappes, et leurs cris de douleur percent difficilement les clameurs de leurs supporters qui, eux, sont prêts à faire cette guerre jusqu'à la dernière cartouche.

Oui je sais, là-bas, des hommes meurent ! — Oui nous savons que la forêt, que la rizière, que le fleuve, que le ciel, que les grands chemins comme les sentiers de brousse sont pourris. Nous savons l'effroyable cauchemar d'une population laminée depuis trente ans. Dans notre conscience, les cris des femmes et des enfants retentissent. Pitié, indignation, colère devant le crime, tels sont les sentiments qui indignent l'honnête homme devant sa télévision, à l'écoute de sa radio, à la lecture de son journal. Au plus profond de nous-mêmes, un cri de protestation monte : Assez, arrêtez l'hécatombe ! — Rien ne justifie la continuation de ce génocide et les humanitaires que nous sommes diront que rien ne justifie cette tuerie.

Nous ne savons rien du Vietnam, excepté que le carnage y atteint des proportions jusqu'alors inconnues au cours d'une guerre qui se veut simple opération de police.

Nous ne savons rien du Vietnam, excepté qu'il faut mettre fin à cette guerre par tous les moyens. Nous ne savons rien du Vietnam que ce que les saligauds nous en content. Nous ne savons rien du Vietnam, excepté qu'il faut participer à toute action qui puisse hâter la fin de cette guerre.

Oui, paix au Vietnam, crieront les humanitaires. Nous sommes lucides, il faut terminer cette guerre. Mais nous ne sommes pas dupes, les bons, les mauvais, nous ne marchons pas... A bas la guerre, certes, car n'importe quelle paix est préférable à cette guerre qui se nourrit à l'extérieur du Vietnam des ambitions impérialistes des nations qui s'y affrontent.

Oui, paix au Vietnam, même si cette paix est à la fois le signe qui marque l'arrêt du carnage et le début de l'oppression. Car ne nous y trompons pas, quelle que soit la solution, les hommes du lointain Orient toucheront comme salaire la dictature des clans qui, aujourd'hui, les conduisent à l'abattoir.

LE BEAU PAYS DE FRANCE

Droite, gauche, gouvernement, opposition, tout notre pays est pour la paix au Vietnam ; la grande presse l'écrit, la radio le proclame. Monsieur Waldeck Rochet, Monsieur Mitterrand, Monsieur le Président de Gaulle... Touchante unanimité... Ah les salauds !

La guerre du Vietnam prend son origine dans la dernière guerre mondiale. L'opposition nationale communiste aux colonialistes français, n'hésita pas alors à profiter des circonstances, la guerre mondiale et la paix entre la Russie et le Japon, pour s'appuyer sur celui-ci afin de reconquérir son indépendance.

Le Gaullisme pour des raisons de prestige se résolut alors à mettre le paquet pour conserver la colonie. Et ce sont les plus beaux fleurons du Gaullisme militaire, de Thierry d'Argenlieu à Delattre de Tassigny en passant par Navarre et quelques autres qui furent chargés de cette opération néo-colonialiste. Avec la bénédiction du général de Gaulle, des socialistes du genre Guy Mollet et naturellement de tout ce que la droite et le centre comptaient de « va-de-la-gueule jusqu'au-boutistes ». Et ce fut Dien-Bien-Phu, la défaite, le retrait du corps expéditionnaire, la création de l'Etat du Nord, puis la relève, par les Américains, des troupes françaises.

Mais, en se retirant, la France avait laissé sur place une minorité chrétienne qui fut le barrage à toute entente entre les deux provinces écartelées de l'ancienne Indochine. Et c'est cette minorité chrétienne qui, après avoir été le fer de lance du colonialisme français est devenue l'alibi à l'intervention américaine.

Aujourd'hui, pour des raisons de politique intérieure et extérieure, tout ce joli monde, de la droite à la gauche, clame sa volonté de mettre fin à la guerre. Presse de gauche, presse de droite rivalisent de « pacifisme » de circonstance. Appel à

la paix de de Gaulle ; manifestations pacifistes des communistes. Disons, manifestations pour une certaine paix, celle qui établira sur le Sud-Asiatique la prédominance communiste pour Monsieur Waldeck Rochet, celle qui abaissera les Américains pour Monsieur de Gaulle. Regardez la presse de ces deux groupes de pression. Les arguments humanitaires qu'ils mettent en avant sont renforcés par un bellicisme camouflé qui refuse de dire son nom. Les colonnes de nos journaux sont à la fois remplies de détails sur cette guerre horrible, et de défaites américaines à la chaîne. Nous ne sommes pas encore à la tartine de confiture, mais nous sommes en

par

Maurice JOYEUX

route vers cette littérature héroïque. Les communistes comme de Gaulle veulent une paix, la leur, celle qui leur donne raison, et pour l'obtenir on parle des crimes de guerre pour soulever l'opinion mondiale et l'on encourage la politique intransigeante du Nord afin que la paix éventuelle donne raison aux partis comme à de Gaulle.

Ces gens-là qui, il y a vingt-cinq ans, ont été à l'origine de cette guerre, se servent d'un pacifisme conditionnel pour la prolonger jusqu'à leur « victoire ».

LE JEU INTERNATIONAL

J'ai, plus haut, souligné pour les gens qui ont la mémoire courte, les origines de cette guerre du Vietnam. Ces origines sont internationales. Elle est née en marge de la lutte qui opposait les démocraties à Hitler, elle reflète la lutte sourde qui opposait alors l'Amérique à la Russie son alliée de circonstance. C'est la même lutte qui se continue, même si la France a changé de camp. La Russie, pas plus que la Chine, elle aussi alliée pour cette circonstance, ne peuvent se permettre après leur échec en Indonésie de perdre le Sud-Est asiatique, et seuls les naïfs ou les imbéciles peuvent penser qu'elles sont pour une paix immédiate et sans conditions. Leurs propos humanitaires masquent leurs intérêts impérialistes. Ils donneront toute leur aide au Vietnam jusqu'à la limite tracée par le risque d'une troisième guerre mondiale.

L'Amérique, elle, prolongera l'aventure de prestige dans laquelle elle s'est engagée et c'est bien parce que cette guerre dépasse les frontières de l'ancienne Indochine que les nations recherchent une paix qui soit en même temps une victoire pour leur clan respectif. Mais une paix de caractère international devait passer par la volonté des peuples des deux grands groupes impérialistes. Nous n'en sommes pas là.

Aux Etats-Unis, par exemple, l'opinion pacifiste, d'ailleurs considérablement grossie, s'appuie sur un noyau d'intellectuels sans grande influence et sur une minorité noire pour qui cette lutte pour la paix est moins un idéal profond qu'un élément dans sa lutte pour son émancipation personnelle, un élément de pression pour faire aboutir ses propres revendications. Il suffit de voir l'attitude honteuse des syndicats américains qui, au cours de leur dernier congrès, se sont montrés partisans d'une lutte acharnée pour se rendre compte du véritable sentiment d'un peuple abruti par son nationalisme. En Russie et en Chine la paix est un argument de propagande intérieure dont l'efficacité est conditionnée par les résultats stratégiques que cette paix peut leur procurer et l'opinion de ces deux pays est prête à acclamer à la demande, une paix de victoire ou à dénoncer une paix de capitulation. La guerre du Vietnam arrange les impérialistes en présence, elle est abcès de fixation, elle leur permet de se tâter et soyons sûrs qu'une paix les obligerait à choisir un autre terrain de rencontre.

Le peuple vietnamien, lui, est mis en condition par un nationalisme effréné d'un côté ou de l'autre du dix-septième parallèle. Il est hors d'état

d'élever la voix. Le peuple ? Disons son encadrement politique ou militaire, car ce peuple comme d'autres peuples placés devant des circonstances identiques, et nous avons eu des exemples en France, subit dans le silence, sans pouvoir réellement manifester ses sentiments réels.

DEMAGOGIE SUR LE VIETNAM

La lutte pour la paix au Vietnam passe par la lutte contre un nationalisme, en recul au début du siècle sous les coups qui lui furent portés par le syndicalisme révolutionnaire et que les marxistes ont revalorisé pour en faire un nationalisme communiste d'une agressivité rarement égalée.

Il existe deux façons de lutter pour la paix au Vietnam. La première, nous la connaissons bien. Elle est symbolisée par cette ridicule mascarade de procès, auquel M. Jean-Paul Sartre a attaché son nom et dans lequel on est au regret de retrouver Bertrand Russell. Par la comédie du milliard destiné à encourager un clan contre un autre, les manifestes et les manifestations de tous genres que nous voyons continuellement. Par les grimaces des ouailles du pape qui oublient trop vite la responsabilité de leurs frères du lointain Orient. Cette méthode n'est pas une méthode de paix mais une méthode d'exploitation d'une guerre par des intellectuels pour des fins particulières ou des partis pour des raisons électorales. Certes, il y a parmi eux des gens qui, à travers leurs actions, veulent soit se donner une bonne conscience, soit faire taire quelques réflexes émotionnels. Mais l'homme qui, là-bas, crève au nom de la patrie et d'autres conneries de ce genre leur importe peu. Ils sont les uns et les autres attachés à l'un des clans impérialistes qui proclament leur volonté de paix et attisent la guerre en espérant que retarder la paix les conduira à une paix de victoire. Disons-le, devant les intérêts des impérialistes et leur puissance militaire, ces criaileries n'auront pas grand effet et si la guerre s'arrêtait cela signifierait simplement que les impérialistes ont conclu un accord, prélude à de nouveaux affrontements. D'ailleurs, le pacifisme de Monsieur de Gaulle, comme celui de Monsieur Waldeck Rochet, ne va pas jusqu'à envisager des mesures concrètes. Par exemple, une grève démonstrative de 48 heures, où ces messieurs les néo-pacifistes bras-dessus bras-dessous manifesterait de la « Défense au Château de Vincennes ».

La deuxième façon de lutter contre la guerre du Vietnam, c'est celle qu'appliquerait le prolétariat révolutionnaire et internationaliste s'il existait encore par le monde un tel prolétariat. Elle consisterait à réunir les Internationales ouvrières et syndicales, qui dresseraient à l'échelle mondiale le plan de lutte contre la guerre à appliquer dans tous les pays et qui s'attaqueraient aux causes profondes de ce conflit, les ambitions impérialistes des nations belligérantes et de leurs alliés. Qui imposerait l'arrêt de toutes les fournitures militaires. Et qui proclamerait la nocivité du nationalisme et ses deux farouches supports : le capitalisme et le national-communisme. Bien sûr, je rêve ! Mais alors si l'Etat du mouvement ouvrier rend impossible cette méthode de lutte, la décision de paix reste dans les mains de ceux qui ont déclenché cette guerre. Des hommes qui sont nos frères meurent devant nos yeux et nous contemplons, consternés, ce crime auquel nous sommes impuissants à mettre un terme. Voilà la vérité.

Oui je sais, la démagogie paie plus. Mais la démagogie laisse les problèmes en place. Dans l'état actuel de la société et du mouvement ouvrier international, une politique pour le Vietnam est d'abord une politique d'analyses logiques, de vérités objectives, de rigueur intellectuelle.

Nous sommes pour la Paix immédiate au Vietnam. La paix, quelle qu'elle soit, est supérieure aux lendemains qui chantent sous sept pieds de terre. Il faut le crier autour de soi mais nous ne serons dupes ni des gesticulations ni des faux-semblants des clans qui s'opposent sur le dos d'un peuple écartelé. Cette paix au Vietnam que nous appelons de tous nos vœux, ne sera qu'une trêve tant que les classes ouvrières du monde entier, celles de l'Amérique et de la Russie y comprises, ne seront pas revenues aux saines conceptions de l'Internationalisme qui, seul, peut faire le barrage à l'impérialisme quel que soit le masque que celui-ci prenne pour nous séduire.